Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire
Publication périodique de l'Association des Amis de Jean Mabire

n° 67

À la découverte d'un autre Jean
Jean de la Varende

2110-7597
ISSN 2110-7599
France : 9 €

La Varende entre nous

Photo de couverture :
« Lavarende au Chamblac »

Dans la dernière année du siècle dernier, Jean Mabire consacre un ouvrage à Jean De Lavarende, l'un de ces très nombreux et talentueux écrivains que la Normandie nous a apporté.

Ce qui est remarquable dans ce livre est cette vision de la fin d'un monde que Jean de La Varende représentait encore après deux siècles de révolutions.

Monarchiste, l'un des derniers féodaux dont il se réclamait avec vigueur, il n'avait jamais abdiqué. Il croyait toujours en un monde fait d'ordre, de rigueur et de respect en comparaison à un autre prônant la disparition des classes sociales, des valeurs humaines au profit d'une déstabilisation continuelle des esprits et de l'État, faisant fi de toutes les vertus indispensables à un équilibre réellement universel.

Naturellement, ce que Jean Mabire encense d'abord chez Jean de La Varende est cette passion commune pour leur Province Normande. Celle-ci est la principale expression de l'œuvre de ce noble écrivain qui a su si bien la chanter, la conter, particulièrement le pays d'Ouche, authentique représentant de cette Normandie bien souvent méconnue.

La Varende fut le « **peintre** » d'une civilisation rurale héritée d'un Régime qu'une révolution mit deux cents ans à faire disparaître mais ! Les hobereaux royalistes d'hier ne sont-ils pas remplacés par d'autres se définissant comme républicains qui n'ont pas su conserver l'équilibre, la paix, sa grandeur et sa renommée à une France qui n'en finit pas, grâce à eux, de mourir ? Qui n'ont surtout pas la même noblesse même dans cette mort latente.

Jean de La Varende témoigne encore d'une époque ou l'homme, l'être humain, était encore respecté en tant que tel dans une société hiérarchisée, non au profit d'une caste, mais d'une Nation, d'un royaume, aurait il sans doute écrit. L'essentiel étant particulièrement l'unité, la cohésion de son peuple.

Ce qui lie Jean Mabire à Jean de La Varende, malgré tout ce qui peut les différencier, en particulier leurs origines sociales, quoique ! Est sans aucun doute, ce respect de l'ordre et des valeurs. Une noblesse, au minimum de l'esprit, l'appartenance à une aristocratie du sang, qu'il soit reçu ou versé. Une reconnaissance du beau, du réel, du vrai, d'une certaine lumière ! Une recherche de la perfection, de l'excellence ! Et peut-être, surtout ! Ce qu'ils ont en commun, c'est cet amour de la terre. La terre, il faut la saisir, la caresser, la respirer, la sentir ! Savoir la regarder vivre et essayer de la comprendre, car c'est celle de leurs aïeux, de nos aïeux ! Savoir en être digne !

N'en déplaise à quiconque, c'est ici, sur cette terre qui est leur, qui est nôtre, que païens et chrétiens se rejoignent, ou ils éprouvent les mêmes sentiments ou ils se retrouvent dans l'éternité.

La Varende eut une constance dans ses écrits ainsi d'ailleurs que dans ses actions, mais sans aucun doute, comme Jean Mabire, eut il ses périodes, guidé par des sentiments différents, comme tout peintre, tout artiste a les siennes : Bleue, brune ou rose.

Cet ouvrage marque sans doute pour Jean Mabire l'historien, justement l'expression littéraire qu'il n'avait pas pu ou voulu exprimer au paravent. Cette période connaîtra son apogée avec sa série des *« Que Lire ? »*, chef-d'œuvre encore bien trop méconnu de ses lecteurs ainsi que du monde littéraire dans son ensemble. Ce que nous considérons comme le sommet de son œuvre, avant son départ !

Bernard LEVEAUX

Adhérez!

À remplir soigneusement en lettres capitales.
Cotisation annuelle
❑ Adhésion simple (ou couple) 25 €
❑ Adhésion de soutien 50 € et plus
Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____
_____
_____
Ville : _____
_____
Tel.___.___.___.___.___.
Fax.___.___.___.___.___.
Courriel : _____
@_____
Profession :_____
_____

AAJM
1, rue de l'Église
Baulne-en-Brie
F 02330
Vallée-en-Champagne

Administration

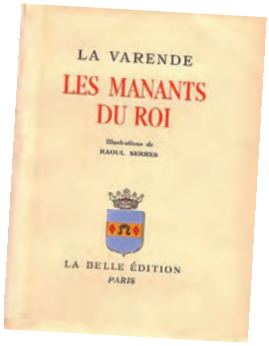
Au sommaire de ce n° 67

- **Anne Brassié** — *Quelques lignes sur la vie de Jean de La Varende*
- **Franck Buleux** — *La Varende, le curé de Chamblac et le Pays d'Ouche*
- **Katherine Hentic** — *Pour parler entre nous de Jean de La Varende et de Jean Mabire*
- **Jean Mabire** — *La Varende, gentilhomme des Lettres*
- **Didier Patte** — *En relisant La Varende*
- — *Jean de La Varende, assassiné*
- **Georges Feltin-Tracol** — *De la direction des sociétés humaines*

Quelques lignes sur la vie de Jean de La Varende

par Anne Brassié

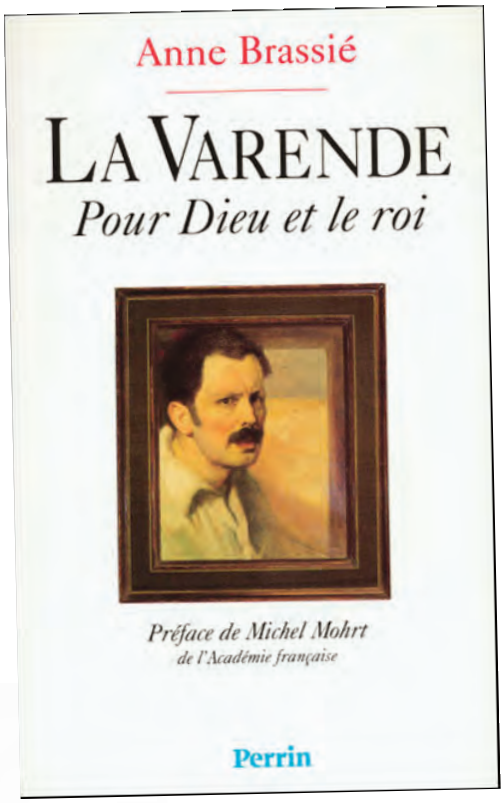
« **La vie n'est ni un plaisir ni un ennui, c'est une affaire difficile dont nous devons nous tirer avec honneur** » disait Tocqueville. J'ai aimé cette citation car l'on y retrouve les deux écrivains normands que nous célébrons aujourd'hui, Jean Mabire et Jean de La Varende. Puisque l'on me demande de vous raconter la vie de La Varende, ce dont je remercie l'association, je peux affirmer que sa vie fut en effet une affaire difficile ! Perdre son père quelques mois après sa naissance, en 1887, fut la première épreuve, quitter sa maison natale à 4 ans accompagné des portraits de ses ancêtres, vivre à Rennes en ville sans connaître ni être reconnu par personne, avec une mère veuve, pieuse et triste, puis la guerre de 14 qui marqua au fer rouge tous les écrivains qui la vécurent, la perte au front d'un jeune ami cher, la seconde guerre qui vit son château occupé et abîmé sa province, « **la Toscane française** », bombardée inutilement. La mort de sa femme à l'issue de celle-ci. Voilà pour les coups du sort mais sa nature profonde rendit sa vie encore plus lourde, ses éclats de rire sonores cachaient en réalité une mélancolie profonde qu'il soigna en travaillant d'arrache mains ! Il nous laisse une centaine de livres, des préfaces et des articles.



Transplanté à Rennes chez son grand-père, l'Amiral Fleuriot de Langle, il déclencha une nostalgie profonde qu'il ne guérissait qu'en revenant occasionnellement au Chamblac. « **Je dois tout au mal du pays. J'ai été griffé, attaqué, mordu, propulsé par la nostalgie. La nostalgie a tout fait.** […] **J'ai dédié ma vie à l'autel de son rêve.** » dit il aussi. Mais ce grand-père dont sa mère, Laure, a épousé l'officier d'ordonnance est un monde a lui tout seul.

Engagé à 13 ans dans la marine, il lui ouvrit des horizons vers le grand large. Les trois frères de Camille ont été aussi des officiers de marine de haut grade. Plus haut dans sa généalogie l'on trouve un jeune chevalier de Langle qui mourut dans l'expédition de La Pérouse. Il avait obéi à l'ordre du Roi.

Ce grand-père est né en 1821, au lendemain de la Terreur révolutionnaire à l'époque de la Restauration, l'enfant puis l'adolescent a bu ses paroles… Il faut se rappeler que la Marine a subi le choc révolutionnaire de plein fouet. La Marine représentait le service du Roi, l'esprit hiérarchique à l'état pur, le commandant et lui seul donne les ordres, le respect de la tradition, le respect de l'uniforme. Ne jamais oublier que la Marine s'appelait La Royale. Nos révolutionnaires français vont s'attaquer à cet univers et à ses codes, supprimer les grades et les uniformes. La Restauration va le faire revenir à l'ordre royal. L'exécution du roi et de Marie Antoinette, la disparition de Louis XVII ont provoqué dans les villes et les campagnes, un choc et une tristesse incommensurables. Toute cette souffrance rejaillira dans le livre de nouvelles, *Les Manants du Roi*. Mais La Varende, adulte, va revivre les chocs révolutionnaires, la Révolution de 17 en Russie, la guerre civile en Espagne avec exécution des prêtres et des religieuses. Tous ces évènements sont considérés globalement comme positifs aujourd'hui tellement le communisme et le culte de l'égalité a gagné les esprits, l'église et l'enseignement. Mais au temps de La Varende il n'en était pas de même. La spoliation par la République des biens du clergé et des aristo-

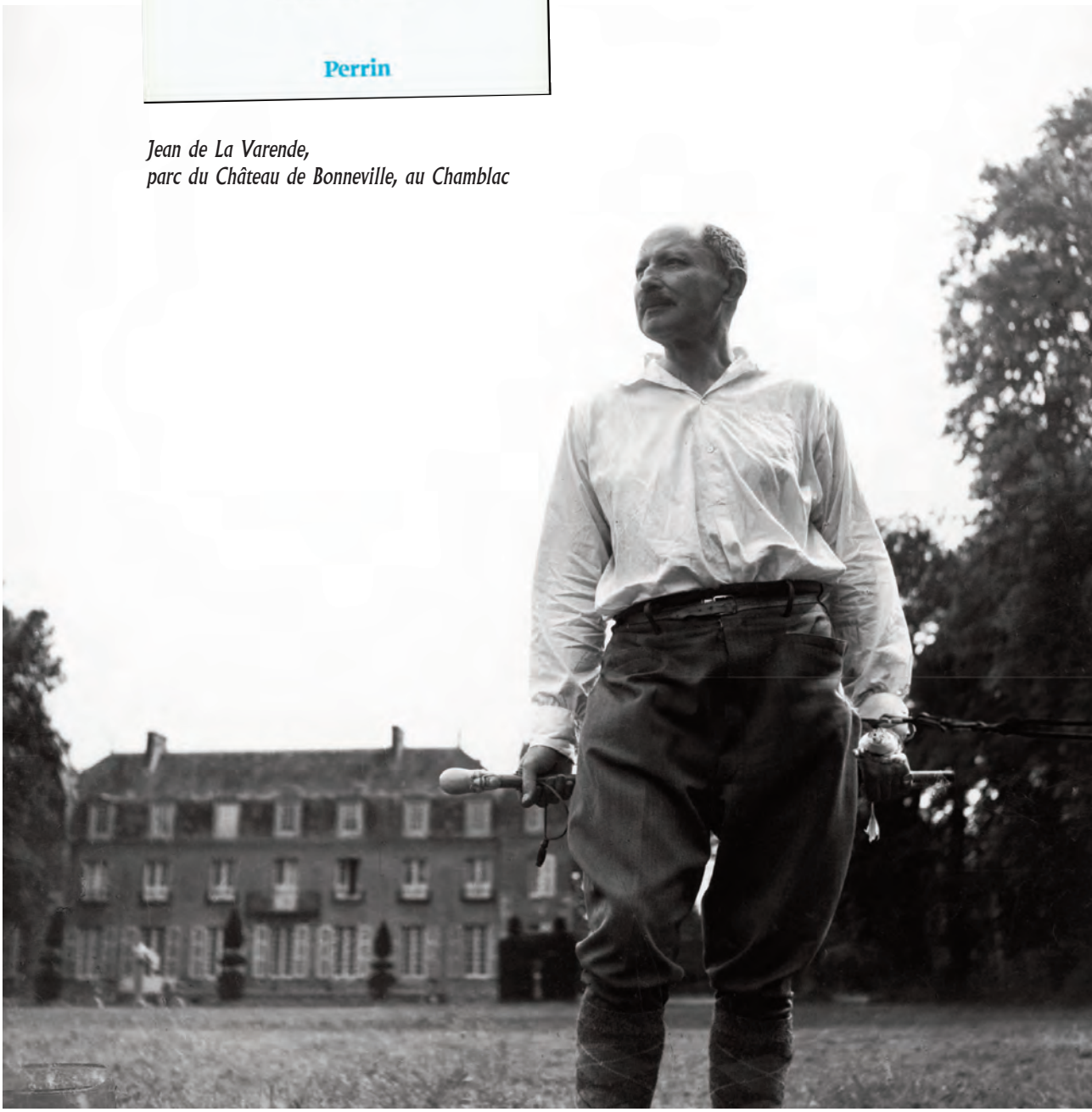


crates, réitérée par l'expulsion des religieux et les inventaires au début du XXe siècle dont on retrouve des échos dans l'œuvre de La Varende a été aussi un choc. Le respect du Roi, la haine des révolutionnaires, l'émigration forcée, la célébration des chouans qui règnent dans cette famille vont profondément marquer le jeune Jean qui ne sera jamais très républicain. « **La République, ce mot qui lui représentait le désordre, les appétits déchaînés, un méli-mélo de folies, de gabegies et de petites gens sales se prélassant dans les fauteuils dorés.** » écrit-il dans *la Comtesse de Bernberg*.

Sa religion même est influencée par l'esprit monarchique, il refuse l'évolution moderniste de l'Église : « **La démocratie a tellement gagné tout ce qui vit que nous avons démocratisé Dieu. Un saint n'est qu'un être qui obéit, qui se confie et qui aime sans doute plus que tout.** »

Ce qui n'empêche en aucuns cas sa proxi-

Jean de La Varende,
parc du Château de Bonneville, au Chamblac



mité avec Dieu : « **Jamais, près de lui je n'ai eu la sensation d'être un raseur. J'ai cru percevoir qu'il me recevait avec affabilité, qu'il m'écoutait, les yeux sur moi, avec intérêt même avec bonté. Mais cela date de ma trentaine, depuis que, ne L'adorant plus je ne fais que l'aimer.** » Cette dérive moderniste, il sait l'expliquer, la stigmatiser : « **La religion suit avec du retard la sensibilité politique, mais elle s'y conforme lentement. Dieu n'est plus le monarque du XVII^e^ : on parle plus de nos droits que de nos devoirs envers lui. L'enfer recule. C'est l'abolition de la peine de mort. Les religieuses ne font plus de vœux éternels. Voici le premier pas vers le divorce.** »

Pourquoi notre écrivain préfère-t-il la monarchie à tout autre régime ? Parce que le roi ne tient pas son pouvoir d'une majorité changeante et pas toujours éclairée puisque cette majorité est capable de voter des lois permettant comme aujourd'hui, l'avortement et l'euthanasie, soit sa propre extermination. Le pouvoir du roi est d'origine divine. Lors de son sacre il devient le représentant de Dieu « son suzerain. » Le grand critique littéraire, Robert Brasillach a vu juste lorsqu'il titre son portrait de La Varende, *Le dernier féodal*. Mais La Varende ne dore pas le décor, il ne fait pas de ses aristocrates des dieux. On les appelait gentilshommes « **mais tous n'étaient pas des gentilshommes** » au sens moral. Et le gentilhomme peut être un paysan, un patron d'industrie ou un grand artiste. Les chefs chouans ne furent pas tous des aristocrates. L'un de ses livres s'appelle justement *Les gentilshommes*. Ce sont treize portraits de personnages étonnants, illustrant les vertus d'Honneur et de fidélité. On y retrouve le dévouement jusqu'au sacrifice, des pensées habitées par l'amour de la terre, du Trône et de l'Autel. « **La gentilhommerie, c'est le don de soi, l'intelligence et le maintien dans l'émulation. Gouverner une nation ou soi-même, c'est appliquer trois maîtres mots : enrichir, maintenir, ennoblir.** »

Son monde est donc un monde de héros, de chevaliers et de saints, très hiérarchisé — l'égalité, quelle drôle d'idée ! Cela n'existe pas dans la nature ! — mais très harmonieuse, la lutte des classes n'a pas été encore inventée, les grands seigneurs n'ont aucun droit mais des devoirs, celui de défendre leur province et de protéger les villageois. Ces seigneurs sont respectés lorsqu'ils sont respectables bien sûr, et le dévouement de leurs gens est sans limites. L'imaginaire de notre écrivain sera en complet désaccord avec le socialisme dévorant progressivement toutes les strates de notre société. Son amour de la monarchie contracté auprès de son grand-père, l'amiral, vient d'un respect du sacré. Le roi est le vassal d'un suzerain, Dieu. Et tout homme se doit d'être le vassal du roi. Pour La Varende, il n'y a pas de pouvoir sans référence au sacré, sans adoubement de Dieu. Ce qui évite selon lui « **le règne du désordre et des appétits déchaînés** » depuis tant d'années. Pour La Varende, les mensonges historiques dansent indéfiniment la carmagnole. Prenons l'exemple de la déclaration de la République le 25 février 1873 dans la salle de l'Opéra de Versailles, à une voix de majorité. Pour La Varende « **Les pointages ultérieurs dont on cache encore étrangement les résultats, la monarchie l'avait emporté au moins par deux voix.** » Archives explosives chamboulées par les Allemands, nous dit encore l'écrivain.

Nous rendons grâce à l'écrivain de nous faire vivre dans un autre monde fait de prière, d'amitié civile, d'élan amoureux sans pilule ni avortement, les poussins des haies ou petits bâtards sont accueillis en ce temps-là.

Les Fleuriot de Langle et les Malart de La Varende avaient le culte des héros et ces héros furent célébrés et faisaient rêver l'enfant. Pour l'écrivain « **l'héritier s'identifie à ceux qui lui transmirent son héritage.** » Sa mère avait emporté avec elle les portraits de la famille de son mari. Le soir elle faisait prier pour le Commandeur de Malart et l'oncle Achille. L'un et l'autre devinrent des héros de l'écrivain, le second sous le nom de *Nez de cuir*, le grand séducteur défiguré dans les guerres napoléoniennes.

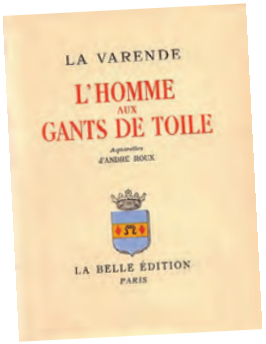
Il écrira tout naturellement des biographies de marins, *Jean Bart pour de vrai*, *le Maréchal de Tourville et son temps*, *Suffren et ses ennemis*, *Surcouf corsaire* et *Tourville*. Ces livres résonnent du bruit des vents, de la houle, des ordres donnés à l'équipage, échos de ces jours passés chez son grand-père qui faisait naviguer des petits bateaux sur l'étang du parc. La Varende lui-même fabriquera de merveilleuses maquettes que l'on peut voir au Chamblac et au Musée de la Marine.

Quittant Rennes pour Neuilly, l'École Navale lui étant refusée pour des problèmes de vue, La Varende fera des études artistiques. Il dessine bien et ses portraits auront du succès. Il en vivra un certain temps. Plus tard, il donnera des conférences sur l'art à l'école des Roches. Ces conférences qui ont été publiées laissent sentir la ferveur de l'écrivain envers l'artiste peintre qui lui permet de voir plus, de sentir plus, il ne s'attache pas à l'histoire de l'art : « **De grâce, laissez-nous la paix avec vos arguties, vos trouvailles, vos petites joies de fouineurs patentés, vos fouilleries de paléographes ! Allez aux Chartres ! Ce que nous voulons là, c'est affiner nos yeux par d'autres yeux admirables, c'est agrandir nos âmes de toute l'ampleur d'âmes surhumaines, c'est amplifier notre mouvement vital par une transfusion dont nous attendons de vous le rapprochement et les ligatures, transfusion sanguine qui fera battre nos cœurs du même flot et du même mouvementée le**

cœur du maître, … qui nous donnera à nous-mêmes le rythme d'un cœur génial. »

À la déclaration de guerre, il s'engage mais sera réformé partiellement pour troubles cardiaques et servira à Vernon comme infirmier. Autre expérience qui marquera l'âme sensible de l'écrivain.

Puis le temps des décisions vient, le désir le plus cher de l'écrivain, revenir au Chamblac, revivre en Normandie, sa petite patrie : « **Comprenons-nous. La Normandie est toujours elle-même. La Normandie est une tendre merveille de couleur et de sentiment… La Normandie en pleurs prépare la Normandie en fleurs… Elle fut pour moi une personne, beaucoup plus qu'une fraternité. Je la vois féminine et moins encore par sa désignation que par son être intime, féminine par sa diversité physique et morale sans doute et par la passion qu'elle entretient chez moi. Aimée ainsi, la personne ne pouvait être que féminine.** »



Il épouse une jeune veuve Jeanne Latham, fille de constructeurs de bateaux havrais qui lui donne un fils, Eric. Elle était venue demander au peintre le portrait de son mari défunt. Elle était gaie et efficace et permit à son mari « **de devenir quelqu'un.** » Jolie définition d'un bon mariage. Elle mit sa fortune à la disposition de son mari pour refaire la toiture et remettre en état un château abandonné depuis longtemps. Elle reçoit beaucoup leurs familles et des amis. Le soir, il ressuscite les ombres chers de son enfance, raconte des histoires qu'on lui a racontées ou qu'il a trouvées dans les tiroirs du Chamblac, riches d'archives comme toutes les vieilles demeures habitées par la même famille pendant un siècle, les écrit et un jour les publie à la demande expresse d'un ami qui croit en son talent, Fabulet, le traducteur de Kipling.

Ce sera *Pays d'Ouche* qui le fait connaître et reconnaître comme écrivain, véritable chant d'amour à son pays et à ses habitants, seigneurs ou paysans. Il reçoit le Prix des Vikings. Henri de Montherlant aimera aussi ce livre et sera qualifié par Jean, « **l'un de nos premiers seigneurs des lettres.** » *Pays d'Ouche* annonce toute l'œuvre de l'écrivain.

Puis il ressuscite ce *Nez de cuir* pour lequel sa mère le faisait prier. Le grand séducteur, Roger de Tainchebraye, est blessé dans les campagnes napoléoniennes. Il revient défiguré et désespéré, reprend ses habitudes de chasseur. Une femme, Judith de Rieusses, comprend sa peine, l'aime mais le prédateur la force, on ne sait pas à quoi puisque les portes sont fermées devant le lecteur, nous sommes au début du XIXe siècle mais ce qui n'est peut-être qu'un baisé volé prend les proportions d'un viol vu depuis le XXIe siècle. Le cavalier s'enfuit honteux, tue son cheval dans une cavalcade effrénée et se réfugie dans une abbaye. Ce roman d'une force érotique inouïe révèle plusieurs choses de son auteur. La Varende aimait la beauté, celle des femmes comme celles des hommes, celle des paysannes comme celle des aristocrates. Mais les hommes doivent respecter ces dernières… Il n'y a pas de bonne société sans règles élémentaires de tenue. Il écriera un autre roman d'amour très charnel fait d'intense attente, *L'homme aux gants de toile*. Pour se faire pardonner ce roman brûlant La Varende écrit *le Centaure de Dieu*, neveu mystique de Roger de Tainchebraye, qui se consacre à Dieu et renonce à ses terres, son titre et à l'amour humain. Ce sera le premier des magnifiques portraits de prêtres de Jean, *Le Curé d'Ars*, *Don Bosco* et *Monsieur Vincent*. Puis viendront les biographies historiques hautes en couleur, pleines de vérité, Charlotte Corday, Anne d'Autriche, Guillaume, le bâtard conquérant, à qui l'on doit la paix en Normandie, la victoire à Hasting sur les Anglais, et l'éclosion avec Anselme et Lanfranc de centres culturels et religieux qui ont fait de la Normandie la grande académie de l'Occident. Guillaume, « **cet athlète érigé sur la pointe noire de l'an 1 000 regardant vers l'éblouissant avenir tout baigné d'aurore qui retient à pleins poings ses deux léopards** ». Quelle image !

Plus tard en 1952, dans *La Navigation sentimentale,* il fera aussi l'éloge de l'épopée viking. Selon lui trop d'enfants dus à des mariages *mores danico* et un orgueil exigeant que « **chacun fut sire de soi** » ont poussé les Vikings à s'expatrier vers de nouvelles terres. Il nous raconte « **Quels émigrants ! … Plutôt des conquérants que des vaincus, ces chefs qui cinglent vers l'Ouest… Ce furent d'heureux voleurs et des massacreurs impunis nous dirons les gens de bon sens mais nous répondrons : d'abord des héros ! Ils emmenaient avec eux un tel dédain de la mort, une si vaste indifférence pour ce qui n'était la valeur et l'action, avec une intelligence si claire dans leur démence conquérante, que l'hérédité aidant, nous ne pouvons nous empêcher de nous laisser entraîner par leur sillage et de nous sentir normands plutôt que neustriens…** » Jean Mabire a ap-

précié ! Pourquoi ses biographies ont-elles pris une telle place dans son œuvre ? Parce que La Varende aime admirer, ce qui est le propre des belles âmes. Il aime s'enivrer d'action, de courage, de bel amour, lui qui, chaque jour, est penché sur son bureau comme tous les artisans dont il estime faire partie. Ses héros, hommes ou femmes sont des exemples d'énergie incroyable laquelle rejaillit sur le lecteur.

La sensualité qui sourd de ses livres est la sienne. Veuf depuis la fin de la guerre, il sera séduit par une jeune femme qui se présente à sa porte avec une figurine de chouan fabriquée de ses mains ! Elle était jeune et belle et connaissait son œuvre par cœur. Elle ne repartira pas. L'écrivain retrouve une seconde jeunesse et se remet à écrire, plein d'une énergie nouvelle.

Son style nous entraîne dans une course sur terre et sur mer avec des mots de toutes les langues, langue populaire, langue des marins, des paysans ou des soldats, langue des salons, langue des religieux mais toujours langue énergique, ce mélancolique avait du ressort. Les histoires dont sa sœur enfant raffolait lui font prendre conscience de l'origine de son don : « **En fait, on arrive à ce que je crois une règle générale : l'écrivain sort du conteur et l'écrit naît de l'oral.** » Ce qui explique peut être le prodigieux allant des histoires lavarandiennes.

Dans une lettre à son ami, Claude Farrère, il lui confie « **Dans certaines vocations** (littéraires) **il y a l'impérieux quelque chose à dire qui dépasse le talent, lui consacré à comment dire quelque chose.** » La Varende avait en effet de grandes choses à dire à notre pauvre temps iconoclaste et ravageur, qui veut si bêtement faire du passé table rase. Écoutons le une dernière fois : « **Il n'y a pas de traditions mortes : le souvenir porte en soi une vitalité supérieure et nous ramène à cette notion suprême : la chaîne, dont nous sommes qu'un maillon. Avec ce sentiment l'homme se dépasse, il revit dans un futur, réellement. Ça a été l'horrible action du régime de dire à un être : *Tu es, en dehors de tout.* Non, nous sommes dans tout.** »

Anne Brassié
https://www.annebrassie.fr

- Pour adhérer à l'association des Amis de La Varende écrire à pdelon@hotmail.fr

Questionnaire

La Varende a répondu au questionnaire de Proust. Ses réponses sont frappantes de vérité psychologique :

- **Quel est, pour vous, le comble de la misère ?** *Douter.*
- **Où aimeriez vous vivre ?** *Ici.*
- **Votre idéal de bonheur terrestre ?** *Le travail heureux.*
- **Pour quelles fautes avez-vous le plus d'indulgences ?** *Pour celles que je serai capable de commettre.*
- **Quel est votre personnage historique favori ?** *Guillaume Le Conquérant.*
- **Vos héroïnes dans la fiction ?** *Les miennes, celles de mes bouquins.*
- **Votre peintre favori ?** *Chardin.*
- **Votre musicien favori ?** *Beethoven.*
- **Votre qualité préférée chez l'homme ?** *…*
- **Votre qualité préférée chez la femme ?** *La tendresse.*
- **Votre vertu préférée ?** *La bonté*
- **Qui auriez-vous aimé être ?** *Rembrandt*
- **Le principal trait de mon caractère ?** *L'inquiétude.*
- **Ce que j'apprécie le plus chez les autres ?** *La fidélité.*
- **Mon principal défaut ?** *La paresse.*
- **Quel serait mon plus grand malheur ?** *La clairvoyance*
- **La couleur que je préfère ?** *Une harmonie.*
- **La fleur que je préfère ?** *L'héliotrope odorant.*
- **L'oiseau que je préfère ?** *La chouette.*
- **Mes auteurs préférés ?** *Villon, Ronsard, Baudelaire, Louys.*
- **Mes noms favoris ?** *De ceux que j'aime.*
- **Ce que je déteste par-dessus tout ?** *La duplicité.*
- **Caractères historiques que je méprise le plus ?** *Napoléon.*
- **Le fait militaire que j admire le plus ?** *Le combat de la Pénissière.*
- **La réforme que j'admire le plus ?** *Je les déteste toutes. Factices.*
- **Le don de la nature que je voudrais avoir ?** *L'esprit de joie.*
- **Comment j'aimerais mourir ?** *Seul et croyant.*
- **État présent de mon esprit ?** *Détestable.*
- **Ma devise ?** *Sicut acqua [Ndlr : « Comme de l'eau »].*

Ce questionnaire devrait finir sur les dernières paroles que l'on voudrait prononcer avant de mourir, en 1957. Celles de Jean de La Varende sont bien belles et me font voir en La Varende un frère de Jean Mabire « **Cela ne sera pas long… Pardon… c'est fini.** »

La Varende, le curé de Chamblac et le Pays d'Ouche

par Franck Buleux

En guise d'introduction…

Le « Champ black », en bonne terre normande, au cœur du pays d'Ouche, dans le département de l'Eure, sonne un peu « anglais ». Ce champ noir, calciné, désolé par manque de soin, va se mettre à refleurir en moisson abondante. Face au désert culturel, le « Champ black » va devenir un puissant lieu évocateur de la Tradition, celle qui lie l'aristocratie à la paysannerie, celle qui lie la Terre au Ciel.

Le « Champ black » deviendra, par usage local, « le Chamblac » même si la topographie officielle ne comporte pas d'article se limitant à Chamblac. Il n'empêche que La Varende, en homme de la Tradition, est né… au Chamblac ! Indifféremment, nous pourrons ainsi employer à Chamblac ou au Chamblac.

Anglais, Chamblac ? Après tout, cette commune normande de près de 400 âmes eut durant quarante ans comme curé un ancien prêtre anglican, plus écossais qu'anglais d'ailleurs, phare de la Tradition lui-aussi, ancien compagnon de l'abbé Pierre, un certain « Father Quintin ». Dans les années 1990, les « tradis » se mobilisaient pour participer à la messe de Chamblac, y compris après son départ, avec l'abbé François Michel. On y venait de Caen, d'Évreux, de Paris…

En effet, peu avant que La Varende ne quitte son écorce charnelle en 1959, un curé arrivait en auto-stop auprès d'une paroisse délabrée et venait rendre ses lettres de noblesse à l'office.

Chamblac, c'est un peu l'histoire d'un châtelain monarchiste membre de l'Action française avant-guerre épris de ruralité et d'un curé à l'accent d'outre-Manche : la nostalgie à la française des années 1950. En 1957, ils se rencontrèrent lors d'une messe dominicale. Entre le « maître de Chamblac » et le « père de Chamblac », l'aventure d'une commune au cœur du pays d'Ouche, un des pays normands inventoriés dans la revue *Viking* de Jean Mabire, dans les années 1950 aussi…

Jean de La Varende, enfant de Chamblac : entre Terre et Mer

Jean Balthazar Marie Mallard de La Varende Agis de Saint-Denis naît le 24 mai 1887 au Chamblac, plus précisément au château de Bonneville. Décédé dans le 8e arrondissement de Paris. Il sera inhumé après son décès survenu le 5 juin 1959, dans la concession familiale au cimetière du Chamblac.

Son œuvre littéraire, composée d'une vingtaine de romans, d'une dizaine de biographies et de monographies sur la Normandie, s'illustre par l'attachement au terroir normand avec l'ensemble de son environnement : ses paysans, ses curés et ses hobereaux. À la fois tournée vers la terre et passionnée par la Mer, son œuvre reste marquée par la biographie de *Guillaume Le Bâtard Conquérant, duc de Normandie et roi d'Angleterre*. Le père de La Varende, Gaston Mallard de La Varende était officier de marine même si sa mort précoce - l'année même de la naissance de son fils – ne lui permettra pas de le connaître. Son grand-père maternel Camille Fleuriot de Langle (1821-1914) était contre-amiral. L'identité de La Varende, comme celle de la Normandie est caractérisée par le goût de la Mer. Que serait un Normand sans cette envie d'ailleurs ? Le rêve de conquête passe par la Mer. Marchands ou conquérants, navigateurs ou aventuriers, les Normands regardent vers le large.

Mais revenons-en à la Terre, d'où est issu La Varende : le château de Bonneville, qui le vit naître, fut construit au XVe siècle. Son propriétaire initial est Jean de Bonneville et ce lieu fut la demeure de La Varende de 1919 jusqu'à son décès en 1959. Ce château, propriété privée inscrit aux Monuments historiques depuis 1978, est issu d'un domaine appartenant au seigneur de Chamblac et de Bonneville. En 1765, le domaine appartient à Jacques Édouard de Bonneville, chevalier, seigneur de Bonneville et patron de Chamblac, rappelé à Dieu en 1806. Le domaine passe à Nicolas, comte de Bonneville, maître de cavalerie, mort sans héritier. Il avait été député de la noblesse des États généraux en 1789. C'est à son décès que le château fut transmis à la famille Mallard de La Varende. Léon Mallard, comte de La Varende, était un neveu de Nicolas de Bonneville, lieutenant-colonel d'artillerie et député de l'Eure. En 1887, à la mort prématurée de son époux, la mère de Jean de La Varende et de deux autres enfants, quitte le domaine pour rejoindre sa famille maternelle à Rennes, en Bretagne, ce qui influencera ses premières nouvelles notamment dès 1899, à l'âge de 12 ans, La fille du garde-chasse. Dans sa jeunesse, La Varende rend visite au château familial. Il s'y installera définitivement en 1919 et le restaurera. C'est en son château qu'il a écrit toute son œuvre. Le château revient à son fils Éric Mallard de La Varende (1922-1979) puis à l'une de ses filles qui a épousé un Broglie, patronyme d'origine italienne sur lequel nous reviendrons, tellement il est ancré en Normandie.

Entre Chamblac et Broglie

À ce jour, le château appartient au prince Charles-Edouard de Broglie, seigneur du lieu et maire de Chamblac et à son épouse la princesse Laure Mallard de La Varende, petite-fille de l'auteur.

Lors des élections municipales de 2020, le conseiller municipal sortant Broglie, tête de liste indiquait « **Nous voulons rester maîtres de notre destin, même à 400 habitants** ». Le maire, élu en 2020, porte donc le nom de la commune voisine de Broglie dont la dénomination s'est substituée à celle de Chambrais à l'occasion de l'érection de ce territoire par Louis XV en duché-patrie en l'honneur du maréchal de Broglie, dont la famille était d'origine italienne. Au cours de la Révolution française, la commune porta le nom de Chambrois, dans le but d'éradiquer toute trace nobiliaire.

On notera, pour l'histoire contemporaine, que l'ancien député de l'Eure, ancien secrétaire d'État entre 1961 et 1967, Jean de Broglie, né en 1921 et assassiné à Paris le 24 décembre 1976, fut également conseiller général du canton de Rugles (Eure) dès 1951 sous l'étiquette du mouvement gaulliste (*Rassemblement du peuple français*, RPF) et maire de Broglie de 1955 à son décès prématuré et violent. Par la suite, le prince sera membre du *Centre national des indépendants et paysans* (CNIP) puis des Républicains indépendants (RI) compte tenu de sa proximité politique avec Valéry Giscard d'Estaing avant de rejoindre le *Rassemblement pour la République* (RPR) seulement quelques jours avant sa mort lors de la fondation du mouvement gaulliste rénové par Jacques Chirac. L'assassinat mafieux de Broglie ne lui permit pas de candidater à la mairie d'Évreux en 1977 afin de soustraire la ville à la gauche. On peut noter qu'il battit l'ancien président du Conseil et leader de la gauche radicale socialiste Pierre Mendès-France en 1962 dans la circonscription d'Évreux.

Les communes voisines de Broglie et Chamblac ont des destins croisés : le maire de Broglie est aujourd'hui Roger Bonneville (du nom du château de Chamblac) après avoir élu notamment, entre 1995 et 2001, le propre fils de Jean de Broglie, Victor-François de Broglie (1949-2012), ancien conseiller général du canton de Rugles et éphémère conseiller municipal d'opposition d'Évreux entre 1983 et 1989. Roger Bonneville a, dans son opposition, Philippe-Maurice de Broglie (né en 1960), frère de Victor-François et autre fils de Jean de Broglie. Les terres de Broglie et de Chamblac se mélangent entre familles proches.

Chamblac, terre du pays d'Ouche

Revenons-en à Chamblac dont le maire est un Broglie. Le nom de cette localité est attesté sous la forme latine *Campus Blaque* en 1234, *Champ Blac* en 1424. Le mot « champ » s'entend au sens d'étendue de terre propre à la culture et le second élément *Blac* provient du vieux norrois *Blakkr* surnom signifiant *sombre, brun, grisâtre* (même racine que l'anglais *black* « noir » issu du vieil anglais *blaec*, « *sombre, foncé, brun gris* »).

En 2017, lors du décès de la belle-fille de La Varende, Brigitte, veuve d'Éric, inhumée dans le caveau familial de Chamblac, disparaissait la dernière proche de l'écrivain normand. La comtesse disparue était la dernière

qui pouvait évoquer des souvenirs avec Jean de La Varende. L'aînée des enfants d'Éric et de Brigitte, qui s'unirent en 1953, Laure, indique qu'elle n'a pas connu son grand-père car la famille a quitté la Normandie, deux ans avant la mort de l'auteur, pour s'installer en Afrique du Sud. Brigitte de Metz, dernier témoin, d'une époque, était la fille de Victor de Metz qui dirigea la Compagnie française des pétroles, qui prendra plus tard le nom actuel de Total.

Brigitte de La Varende, née Metz, fit perdurer la mémoire de Jean de La Varende, en relation avec les dirigeants de l'association Présence de la Varende. Elle fut évidemment conseillère municipale de Chamblac et même maire adjointe en charge des affaires sociales.

Les fiefs de Bonneville et de Chamblac relevaient féodalement de la baronnie de Ferrières intégrée en 1742 dans le duché de Broglie, anciennement Chambrais.

La Varende va faire vivre Chamblac dans son œuvre. D'ailleurs un musée lui est consacré désormais à Chamblac.

Si Barbey d'Aurevilly proclamait « **Je suis plus Normand que Français** », La Varende n'hésitait pas à affirmer « **Je ne suis plus que Normand** ». Ce « pays réel » tant distingué du « pays légal » par Charles Maurras inspire La Varende.

À partir de 1919, le châtelain « aux mains calleuses », démobilisé après avoir été affecté comme infirmier au 18e régiment d'infanterie de Vernon dans l'Eure, puis sur le front comme brancardier.

Dans son célèbre roman *Nez-de-cuir* publié en 1936, La Varende évoque sous le nom de Mesnilroyal le château de Beaumesnil, près de Chamblac. Et en 1936 il remporte le prix des Vikings pour son recueil de nouvelles, *Pays d'Ouche* (1740-1933) paru en 1934. En quelques années, les romans se succèdent, empruntant des noms de territoires normands.

Parmi les deux cents et quelques nouvelles éditées, le terroir normand, notamment le pays d'Ouche et la Mer constituent les cadres principaux de ces intrigues. Pour lui, le château est une demeure utile, « **un organisme nécessaire à la ruralité, mieux au social** », c'est ce qu'il indique dans *Châteaux de Normandie, itinéraire sentimental* publié chez Plon en 1958. Gentilhomme campagnard, La Varende illustre cette période de la ruralité française pétrie de tradition monarchique.

Toute la ruralité est louée par La Varende, y compris la rédemption du pêcheur et la bâtardise magnifiée dans son livre historique *Guillaume Le Bâtard Conquérant.*

Le curé de Chamblac

Au pays des charitons qui enterrent les morts depuis l'époque des grandes pestes (notre ami Didier Patte, fondateur du Mouvement normand, a été accompagné par des charitons lors de son départ en février 2023), c'est en novembre 1956 par autostop que l'ancien prêtre anglican converti au catholicisme est nommé par l'évêque d'Évreux curé dans la paroisse du Chamblac. Devant l'état de délabrement du matériel et du site mais aussi de la difficulté morale de mobilisation des paroissiens, l'abbé Montgomery faillit refuser sa mission… Dès 1956 il recréa les mystères de Noël avec une représentation vivante de la crèche et la famille La Varende fit son retour dans l'Église. La Providence fixa le Père jusqu'en novembre 1996, soit 40 ans après son arrivée, période consacrée par la traversée du désert de Moïse et des Hébreux. Le Père ne s'est jamais remis d'un accident de voiture.

Le curé traditionaliste (qui pratiquait le rite en latin tout en rappelant sa fidélité au Vatican) Quintin Montgomery Wright (1914-1997), fervent monarchiste et proche du journal *Aspects de la France* de la Restauration nationale (RN) qui succédait à l'Action française après la Seconde Guerre mondiale permit à Jean de La

Varende de se réconcilier avec Dieu. L'ardent monarchiste s'était cru obliger de quitter l'Église après la condamnation implacable de l'AF en 1926. Au cours d'une messe en 1957, au cours de l'épitre, il reprit sa place d'antan. La Varende entonna d'une voix chevrotante mais dynamique le *Kyrie Eleison* (le « *Seigneur prends pitié* » qui inaugure la messe latine). Deux ans après, il s'éteignait après avoir retrouvé le chemin du sacré.

L'église de Chamblac, au-delà de ce temps, se souvient encore de son curé et de sa bonté « maternelle » pour son sacristain Christian trisomique.

Sur sa tombe au cœur du cimetière du Chamblac, l'inscription « **J'ai maintenu** » a été gravée.

Maintenir

L'éphémère rencontre entre le « maître » et le « père » est liée à ce mot. Maintenir Dieu parmi les hommes et les hommes au cœur de la ruralité, cette « nature » si nécessaire à notre épanouissement.

La Varende évoquait notre Terre comme une nécessaire conservation et une continuité indispensable : conserver ses traditions afin de ne pas rompre l'énergie entre passé et futur et continuer pour éviter « **la fin de l'histoire** ».

L'association qui poursuit les travaux de La Varende tout en conservant sa mémoire se nomme « Présence ». N'est-ce pas l'essentiel de répondre présent ? Lire La Varende, c'est mieux connaître et comprendre le fait normand, celui qui concerne les femmes et les hommes de notre duché.

Ah nous n'avons plus de duché. Il est vrai qu'à lire La Varende, je le pensais maintenu.

Le pays d'Ouche comme partie du duché

Lorsque la Normandie était administrativement divisée par des règles iniques et contraires (au moins) à l'histoire de notre peuple, le pays d'Ouche l'était aussi… divisé entre Haute et Basse-Normandie, puisqu'à cheval sur deux départements : l'Orne et l'Eure. De Conches-en-Ouche à L'Aigle en passant par Rugles, le pays d'Ouche s'étend en une identité géographique spécifique : ce beau pays de rivières et de forêts avec de grands champs et des collines verdoyantes. Le pays d'Ouche c'est à la fois la rudesse rurale et la nature prodigue, entre ombrages et feuillages, sources et chemins.

Le terme « Ouche » renvoie à un terrain cultivé. Les romans de La Varende nous permettent de rencontrer ce décor et les aventures de la population qui compose ce territoire.

Dans les nouvelles recensées dans *Pays d'Ouche*, La Varende nous fait vivre une famille les Galard, représentant les Mallard de La Varende. Cette famille issue de la noblesse normande va éprouver le déclin issu de la Révolution française (les nouvelles commencent en 1740) jusqu'à l'Entre-deux-guerres. On vit une lente mais inéluctable évolution : la noblesse comme élément moteur du territoire, la Révolution, l'émigration, la défaite de 1871, la perte de l'influence de l'Église catholique face à la sorcellerie, la montée de l'esprit bourgeois, la Grande Guerre… Pendant ce dernier siècle, la paysannerie demeure présente mais laisse peu à peu la place à une bourgeoisie rurale.

Son recueil de nouvelles se termine par un élément assez intrigant : l'épilogue écrit en 1936 indique un château à vendre et « **pour traiter, s'adresser à Monsieur Moïse Lévy, 34, avenue des Champs-Élysées, Paris** ». *In fine*, l'auteur ajoute « **affaire exceptionnelle** ». Ce château à vendre représente non seulement celui de Bonneville mais au-delà le pays d'Ouche. L'auteur ne se fait pas d'illusions, il sait que son attachement charnel à la terre ne pourra pas s'opposer au règne de la domination bourgeoise, de la ville, de la République telle qu'elle existe dans la seconde partie des années Trente.

Cette « vente » parisienne par un agent immobilier d'origine juive est évidemment un clin d'œil à un pouvoir rejeté par l'Action française en 1936.

La France de 1936 est divisée politiquement et la tradition aristocratique n'a plus de raison d'être. La ruralité, tant louée par l'auteur, commence à laisser la place à une urbanisation marquée par des représentants de mouvements jacobins, de droite comme de gauche. Communistes, socialistes, démocrates-chrétiens et gaullistes livreront des combats, après-guerre, pour Paris, Lyon, Marseille, Lille ou Bordeaux mais le pays d'Ouche, lui, gardera ses mandats locaux, ceux qui ne représentent que la défense des intérêts locaux.

Ainsi, puissant symbole, Michel de Grosourdy de Saint-Pierre (1916-1987), auteur, royaliste, résistant et proche de La Varende fut élu, après avoir été conseiller municipal du 16e arrondissement de Paris, maire-adjoint de Saint-Pierre-du-Val (Eure) à partir de 1965 où il détenait un château. Saint-Pierre-du-Val n'est pas très éloigné de Chamblac. Cette terre normande, entre paysannerie et noblesse, a semblé parfois épargné de l'esprit bourgeois.

Le pays d'Ouche, comme les autres pays, a consacré une Normandie riche de ses différences : une Terre tournée vers le large. Le pays d'Ouche est une terre ancrée dans le territoire normand.

La Varende était un de ses enfants. Avant d'être royaliste, sa passion l'emmenait vers une Terre, celle de ses ancêtres. Il ne voulait pas qu'elle se réduise à une partie d'un conglomérat, une entité imprécise et indécise.

Puisse La Varende, par ses écrits, nous emmener sur les chemins du pays d'Ouche, entre la Risle et l'Îton, entre ciel et terre.

Frank Buleux

Pour parler entre nous

de Jean de La Varende et de Jean Mabire

par Katherine Hentic

En une confrérie d'amis admirateurs et de connaisseurs.

Et comme disait Jean Mabire, par voie de conséquence, cela veut dire… qu'ils – les amis admirateurs – nous appartiennent comme nous leur appartenons… Cette constatation me semble juste, toujours le cas pour moi, avec respect, avec affection… dans une indépendance de pensée, certes, mais dans ce lien d'appartenance. Ces deux écrivains demeurent dans le souvenir et par la lecture dans leur glorieuseté naturelle.

Une évidence pour ce qui principalement les réunit : la Normandie, patrie charnelle choisie et par Jean de la Varende et par Jean Mabire, même si le premier avait quelques points d'avance sur le second : naissance en Normandie, résidence en un bien de famille normand du côté paternel, liens de famille forts sur la même terre, mais ces éléments marqueurs dont n'a pas bénéficié Jean Mabire sont toujours dépassés lorsqu'il y a intensément la volonté de servir la patrie charnelle choisie.

Je le dis avec conscience car la britto-normande que je suis, qui n'a pu choisir, relisais certains étés, en Bretagne, sous les arbres fruitiers, dont des pommiers, les La Varende. Je savourais cette forme de dépaysement par le livre qui me transportait vers une Normandie ancestrale et, ce, bien que fortement attachée à la Bretagne des Fleuriot de l'Angle, côté maternel breton de la Varende, famille tout aussi ancrée, certes, mais de tradition maritime grandement voyageuse.

L'attachement à la terre normande, aux monuments traduisant une histoire forte de tout an, au peuple normand et particulièrement à des hommes (et femmes) conséquents, qu'ils soient manants ou duc, et aussi à la mer, c'est le credo inlassable de ces deux auteurs.

Jean Mabire homme du jour. Falaise juillet 1996 Journée La Varende

N'oublions jamais que du vivant des deux auteurs – l'un qui allait aborder la soixantaine avec une santé fragile et l'autre, en grand éveil d'adolescent actif – virent détruire leur Normandie tant dans son authenticité et son art monumental et pire encore virent leur population civile périr, sacrifiée par faits de guerre. L'un et l'autre ne sortirent pas indemnes de cette tragédie.

Cela justifiera pour Jean Mabire au nom des souvenirs qu'il avait de l'auteur et de l'œuvre de faire rééditer en 1987 le *Guillaume Le Bâtard Conquérant* de Jean de la Varende aux éditions Art et Histoire d'Europe dans la collection *Action* dont il était directeur.

1987 correspond au neuvième centenaire de la mort de Guillaume, le duc Roi et au centenaire de Jean de la Varende.

Une préface de Jean Mabire, toute de passion, précède le livre, son contenu sera repris dans son livre de 1999 *La Varende entre Nous*.

Cette réédition valut à Jean de La Varende cette année-là de recevoir le prix littéraire du Cotentin… à titre posthume. Ce fut le seul cas.

Pour les membres du jury, c'était aussi une manière de reconnaissance à Jean Mabire, pour sa fidélité à la Normandie et à ses écrivains et héros. Jean Mabire avait fondé ce prix littéraire avec quelques-uns de ses amis en 1964, il fut membre du jury jusqu'à sa mort, il ne pouvait donc aucunement recevoir ce prix littéraire pour l'un de ses propres livres. Il ne faillit jamais à présenter à la sélection les livres nouveaux importants pour la Normandie. Le jury délibérait ensuite. Cette année-là, il fut bien heureux de ce La Varende… toujours parmi nous.

À travers ce *Guillaume le Bâtard Conquérant* et de sa préface, l'on récompensait d'abord la fidélité à la Normandie et l'amour de la patrie charnelle de ces deux écrivains qui échangèrent parfois rudement sur leurs ressemblances et leurs différences mais se suivirent toujours dans leurs hantises. Qu'on le veuille ou non, ils sont liés à jamais.

Jean Mabire renouvellera sa loyauté, particulièrement en 1994 au Chamblac lors de la *33e journée La Varende* en traitant du La Varende historien, de même en 1996 lors de la 35e journée à Falaise, dans les pas de Guillaume le Conquérant, sans compter les nombreuses « parlottes » .
Il aimait rappeler celle qu'il fit à l'association *Présence de La Varende*, le 28 novembre 1992 au Musée Rodin à Paris.

Ces deux écrivains furent tous deux des forçats de l'écriture, c'est ainsi qu'ils ont dû travailler pour maintenir un patrimoine familial, le château de Bonneville pour l'un : La Varende y vivait, et pour l'autre, Jean Mabire obtenir une paix relative dans une vie consacrée à relater et sauvegarder certaines mémoires qu'elles furent des épopées contemporaines ou non.

Le monde qui les entourait ne comprenait pas vraiment leur choix de vie d'écrivains indépendants et des sacrifices endurés mais consentis comme indispensables pour dire et penser différemment, et surtout maintenir. Souvent les livres les plus voulus ou choyés par leurs auteurs n'étaient aucunement attendus par le public, ce qui aurait été nécessaire. Jean de la Varende vit le succès lui arriver très tardivement avec le *Pays d'Ouche* et *Nez de cuir*, après avoir été refusé par nombre d'éditeurs. Durant tout ce temps qui fut long, Il s'est servi de ses mains pour restaurer le château de Bonneville et aussi en artiste artisan créer ses maquettes de bateau toutes chargées d'histoire qui le reliait à la mer et à sa famille maternelle. Quant à Jean Mabire, lui, né avec « **une cuillère d'argent dans la bouche** », vit à trois ans son monde parental et familial s'effondrer. Il dut à l'âge d'homme besogner dur, partant de rien pour s'établir en artiste puis en écrivain indépendant. Il dut donc relever dès le plus jeune âge de nombreux défis, conscient d'être devenu « une petite chose », notamment pour la famille maternelle existante qui le lui faisait sentir douloureusement ! Sa démarche toute d'indépendance durant toute la vie était hasardeuse, plus encore à la dernière décennie de sa vie mais il ne céda en rien.

Il y eut donc beaucoup de pudeur chez ces deux auteurs à propos de leur situation réelle même si le nombre de leurs livres, écrits, recherches fut « terrifiant » à hauteur de bonhomme.

Il y eut ainsi lors d'années devenues sombres, à l'initiative de Maître Boscher, alors Président de l'association *Présence de La Varende*, le projet d'éditer et donc de faire écrire un *La Varende entre Nous* par Jean Mabire. L'auteur à cette occasion devrait donc nous parler de ses rencontres avec le châtelain de Bonneville, de leur suivi. Il devait donc nous livrer beaucoup de souvenirs de sa lointaine jeunesse. Ce fut l'occasion pour Jean Mabire de nous parler de son cheminement, de ses découvertes, de sa perception et compréhension du monde normand de la Varende, très tôt, car La Varende était très lu dans sa famille grand-paternelle en leur résidence secondaire du Bosc Renoult en Ouche donc épisodiquement proches voisins du Chamblac.

Maître Boscher, alors Président de l'association Présence de La Varende, avec Mait'Jean.

C'est sans doute parce que je suis un croyant atypique du culte lavarendien que son grand vicaire Maître Boscher m'a demandé de réunir ces réflexions, dont certaines peuvent apparaître iconoclastes…

« **Avant de terminer cet essai**, écrivait Jean, **j'ai voulu retourner au pays d'Ouche et revoir mon moulin de Quincampoix. Jean de la Varende n'est pas compréhensible hors de son domaine, ce plateau avec ses forêts sombres et ces rivières qui ont creusé leurs vallées dans les herbages vers le Nord et la mer** ».

En relisant *La Varende entre Nous*, vous comprendrez toute l'empreinte sentimentale ressentie par le tout jeune Jean Mabire en ce pays, je me dois de raconter cette promenade sentimentale et culturelle faite dans les pas de La Varende, madeleine de Proust de Jean Mabire, pour donner vie à son livre. Exceptionnellement, il se confie sur lui-même, comme il ne l'a jamais fait jusqu'à 1999, pour mieux vous parler de son Jean de la Varende.

Comme s'en convainquit Jean Mabire :

> *Hommage qu'il faut lui (à La Varende) rendre à l'antique manière, en plaçant mes mains dans les siennes, mes pas dans ses pas, mon regard dans son regard.*

Il nous fallut prendre logis à la Barre en Ouche, De là sur 40 kilomètres de long en large cela suffisait pour voir renaître toutes les sensations originelles de Jean Mabire toujours dans les pas de Jean de La Varende.

Je nous revois, durant la période de Pâques 1999 où je pouvais prendre des congés, marcher aux côtés d'un Jean qui remontait le temps donc redevenait le tout jeune Jean Mabire. Il fallait retrouver le goût de l'air, humer l'atmosphère, avoir en continu la vision d'une Normandie en fleurs, celle des herbages humides et des animaux en belle forme et force dans les prairies. À nous les villages typiques nichés au creux des vallonnements verdoyants traversés par des rivières et se recueillir en maintes stations monuments, abbayes.

Au plus loin, l'Abbaye bénédictine du Bec Hellouin à 40 km. Comme vous le savez, elle fut fondée au XIe siècle par le chevalier Herluin, et surtout elle y vit enseigner des archevêques et évêques de Cantorbery et de Rochester dont Lanfranc, Gundulf et Ernulf (XIe et XIIe siècle). La Varende lui consacra une monographie. Elle poursuit son rôle sa vie monastique et son rayonnement culturel notamment entre France et Angleterre et autres nations suivant en cela les us hérités de l'époque du Duc-Roi.

« Il avait toujours apprécié l'accueil de Brigitte de La Varende ainsi que leurs échanges là ou ailleurs. Il l'appréciait tant pour son franc parlé et son dynamisme, une femme du Nord disait-il ».

1999 le Moulin de Quincampoix. Jean et le propriétaire-fermier.

Saint Evroult Notre Dame des Bois dans l'Orne, à 25 km, par la Ferté en Ouche, l'abbaye bénédictine en ruines fondée par Evroult mérovingien du VIIe siècle fut, à l'époque ducale, un haut lieu intellectuel et culturel pour de grandes familles normandes ; Jean de la Varende lui consacra également une monographie, ce n'est pas Jean Mabire qui démentira son rôle des plus fameux, dans l'histoire normande, avec son scriptorium convoité. Il le considère comme l'un des hauts lieux de Normandie.

Il faut savoir que la nouvelle commune du Mesnil en Ouche, maintenant, comprend notamment la Barre en-Ouche, mais aussi Beaumesnil ! qui inspira La Varende sous le nom de Mesnilroyal pour *Nez de Cuir*, Saint Aubin des Hayes, Saint Pierre du Mesnil… et Bosc-Renoult-en-Ouche, dont nous devons parler…

Sans oublier bien évidemment La Ferrière sur Risle et ses Halles superbes du XIVe, l'église romane et ses maisons à pans de bois, où Jean voulait souvent s'arrêter à l'époque de Noël, quand nous partions de Paris pour rejoindre Évreux, le Cotentin… et la Bretagne.

Et bien sûr, non loin du Mesnil, le Chamblac qui n'est qu'à 15 Kilomètres.

Tout est à deux pas

Au moulin de Quincampoix, qui se situe entre Le Fidelaire et Bosc Renoult, tous les tendres et doux souvenirs d'enfance de Jean sont aussi là, le *Jankiri* y recevant de surcroît tout l'amour vrai d'une jeune belle grand-mère, attentive et cultivée, décoratrice dans l'âme, ayant épousé son grand-père veuf, et veillant sur le tout petit Jean au moment précis où il n'a plus de maman présente.

Jean avait pris rendez-vous avec le propriétaire fermier, ayant un âge certain et envisageant la retraite. Ce monsieur originaire du pays était décidé à bien nous accueillir, à nous faire visiter l'intérieur et l'extérieur. Jean n'était plus entré dans « son moulin » depuis 1944 puisque le grand-père avait préféré partir réchauffer ses vieux os et profiter enfin de sa retraite, dans un château du Tarn et Garonne, après la vente du moulin, de la ferme et des hectares de terres longeant la Risle.

Jean y remit les pieds à nouveau, terrassé par l'émotion. Le propriétaire lui expliquait que la modernité apportée par le grand-père au niveau des équipements avait été telle pour les installations de la vie courante et celles du moulin que jusqu'à présent il n'avait pas été utile d'en changer. À cette époque ces messieurs de Paris étaient de grands modernistes, en avance sur tout ! je crois que gamin et voisin proche, il se souvenait de la fameuse voiture hotchkiss qui transportait ces gens de la ville, de Paris, pour de longs week-ends et les vacances. Sur ces petites routes longeant la Risle, ce devait être très rare.

Rien quasiment n'avait changé en espace dans le moulin, roue à eau, cheminée, grand salon, poutres…

Jean, bien sûr, cherchait l'escalier et la place des chambres il savait que la bibliothèque n'existait plus transportée, avec les livres de Jean de La Varende, vers le Château de Clermont Dessus d'où l'on voyait la barre des Pyrénées. mais il avait besoin de voir. de sentir. Il était vivant.

Je présume qu'à l'étage, il a de nouveau « entendu » sa belle grand-mère lire tendrement du La Varende à son mari, le coriace en finances et sévère Marcel, c'était le rituel, du soir, il se revoyait dans la chambre à côté, porte entr'ouverte, tendre l'oreille pour ne rien manquer de ce Monsieur de la Varende ! Ce sont par ces premières lectures à voix haute qu'il a connu ses œuvres.

Jean put effectuer le tour du propriétaire, le fermier lui remit quelques cartes postales envoyées par ses trois oncles lors de leurs voyages et qui étaient restées, en souffrance dans le moulin depuis le départ du grand-Père ! Jean ne s'en sépara plus baignant dans le souvenir de ceux qui ne revinrent pas de cette première guerre, la der des der. Nous savons qu'il hérita de leurs trois prénoms à la naissance.

Si je n'ai pas voulu prendre de photos à l'intérieur, j'en ai pris quelques unes à l'extérieur, le propriétaire n'y vit pas malice, je savais Jean tellement attaché à ce moulin, à ce pays… il lui fallait retrouver tous ses souvenirs pour ce La Varende entre nous… oui renaître au parfum, à l'essence même du souvenir de la vie de l'enfance heureuse… Le moulin était en état de marche et la Risle ondulait. Les animaux de la ferme, chevaux, vaches, et autres semblaient sur les hectares d'herbe grasse heureux comme rois sur leur terre., les volatiles du poulailler aussi.

Oui, exalter la terre normande.

Comment imaginer que le château de Bonneville puisse devenir un jour dans ma vie, une sorte de relais ?

Remontant le temps dans la saga familiale, Jean rendit visite au Chamblac, en voisin de campagne,

L'allée, l'orangerie, le château, bien sûr tout l'interpellait : de sa première visite active, et à bicyclette, du temps de ses 20 ans, pour parler à Jean de La Varende de ses projets pour la Normandie dont la future revue *Viking* jusqu'aux festivités dans l'Orangerie lors de grandes journées La Varende

Il avait toujours apprécié l'accueil de Brigitte de La Varende ainsi que leurs échanges là ou ailleurs. Il l'appréciait tant pour son franc parlé et son dynamisme, une femme du Nord disait-il.

Il ne fut pas question de grimper l'escalier vers le grenier pour visiter à nouveau les maquettes de navire créées par La Varende, précieux chefs-d'œuvre.

Jean alla se recueillir sur les tombes de la famille, je crois que ce fut la dernière fois. Le sentait-il ? Il en revint marqué.

Sur le chemin du retour, que de pensées se bousculaient. C'est en voiture que nous échangions le plus, nous l'avons toujours fait durant toute notre vie, cela a beaucoup aidé pour comprendre et construire durant 30 ans. Se souvenir aussi.

Que de ressemblances!

L'un et l'autre auront été formés par des hommes de deux générations de plus qu'eux, un grand-père, grand père maternel pour Jean de la Varende, grand père paternel pour Jean Mabire.

Ils seront toujours des indépendants de pensée et dans leurs œuvres.

Ils changeront de métier, plus ou moins tôt dans leur vie.

Ils verseront d'abord dans le domaine esthétique des beaux-arts ou métiers d'art, dessinateur, peintre, décorateur et artiste artisan tout ensemble et le revendiquant Puis ils s'adonneront à l'écriture mais tard pour La Varende et très tôt pour Jean Mabire.

Ensuite à ma connaissance, plus de tableaux, peu de dessins pour l'un et l'autre. je crois que pour La Varende, seules les maquettes se poursuivront, pour Jean Mabire, rien… seuls les livres le poursuivront… ceux des autres d'abord, ensuite les siens. Par contre la vision esthétique se poursuivra pour les deux jusqu'à leur mort.

Sur une grande longueur de temps et par nécessité, Jean de la Varende restaurera son château en artisan toutes mains sauf la couverture avec une affection toute particulière pour les bois divers qu'il développera encore plus dans le traitement de ses maquettes.

Jean aura aussi cet amour du bois mais en matière de décoration de maison, cette passion ressemblera plus à celle de Victor Hugo pour sa maison de Guernesey, le bois,

les bois réadaptés formant œuvre esthétique et utile comme dans sa maison, notre maison à tous les deux, du 13 quai Solidor, j'ai, aussi, toujours apprécié d'être entourée par le bois, odeur, essences différentes, toucher. Boiseries, meubles, alcôves, sculptures grossières ou si fines, tout est bonheur.

Qu'ils se sentent en amour avec la Normandie… et les Normands, aucun doute, ils le furent également, en observateurs, avec la Bretagne et les Bretons, les Flandres et des Flamands. N'oublions pas que c'est à l'abbé Gantois, ami de Jean Mabire, que Jean de la Varende se confia avoir une grand-mère flamande et se sentir en avoir quelque hérédité !

Jean Mabire qui ne passa pas sous silence ses oppositions avec La Varende dans sa grande jeunesse et les crises qui en résultèrent -De tout an la jeunesse piaffera d'impatience, d'exigence, de perfection, voulant l'action à la hauteur des rêves. Il agira en médiéval impétueux -. Jean de la Varende en gentilhomme du XVIIIe siècle, ils devront cependant vivre dans leur temps, le XXe siècle. mais avec 40 ans de différence ! Un gouffre que cette différence dans la vie civile.

Pourtant Jean Mabire ne s'est jamais lassé d'exalter son admiration pour l'écrivain artiste du Chamblac, celui qui, sensibilité exacerbée, exalte la beauté, sous toutes ses formes existant en ce monde.

Et si la chouannerie, pour Dieu et pour le Roi pouvait sembler les séparer, je dis semble car Jean toujours sensible aux croyances et convictions diverses qui vous transcendent et vous force à l'action, et au combat si péril menace, y était plus que sensible, à sa manière pour Dieu et pour le Roi ! Toujours cette notion de sacré différent. La conduite de vie n'est pas si différente. Jean n'a-t-il pas toujours reçu le bon regard de Anne Brassié, dont la fidélité amicale n'a jamais été prise en défaut, elle qui put, plus qu'une autre, si bien parler, avec talent et justesse de Jean de la Varende sur ce thème. La tolérance et l'ouverture d'esprit ne sont pas des mots vains à condition de pouvoir demeurer soi-même, fier de soi, tels que ces deux hommes furent aussi.

De cette Normandie, lui et moi lui portions le même amour… un tel pays de la Bresle au Couesnon, n'en constituait pas moins notre terrain d'entente et notre aire de grand jeu. lui bien plus savant que moi sans nul doute. Et moi plus hanté que lui par ce grand rêve de reconstruire le duché-royaume du Conquérant.

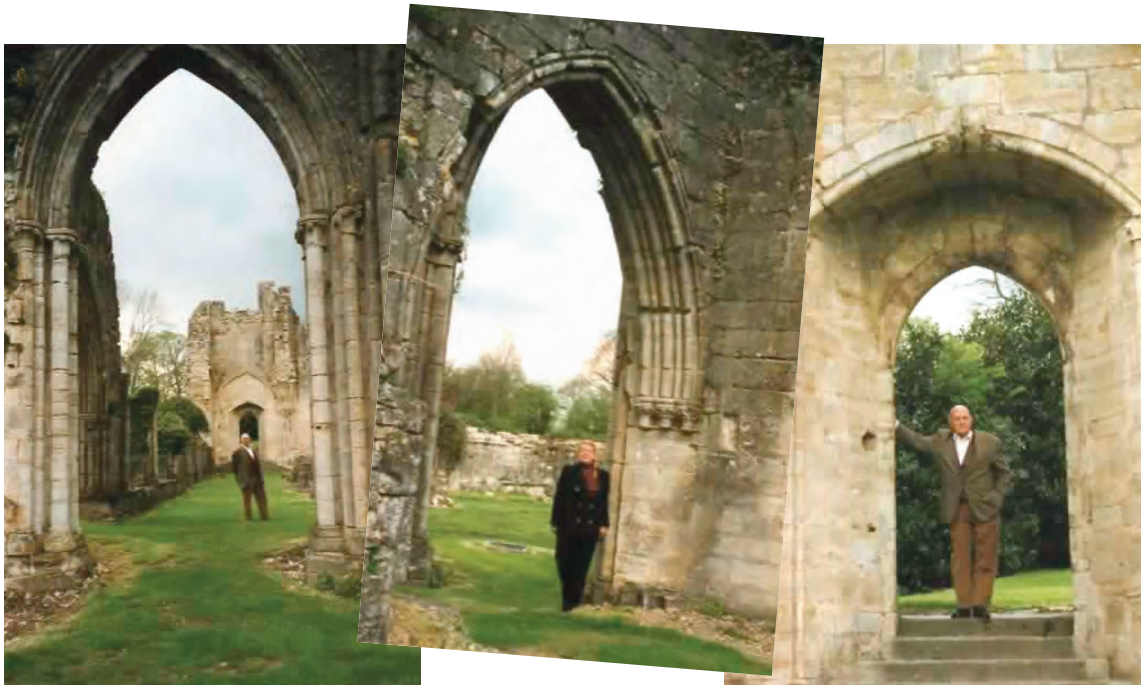
Oui, j'aimerais que vous aimiez le livre sur *La Varende entre nous* par Jean Mabire, que j'ai vu concevoir et écrire, il apporte tant dans la connaissance de l'un à l'autre, et toujours en ligne de crête le même amour exacerbé pour leur Normandie, leur patrie charnelle choisie. Il révèle un Jean Mabire intime que nul autre de ses livres n'a autant dévoilé. Nous sommes alors à quelques années d'une autre échéance. Jean Mabire la sait courte. Il était temps de fendre, en partie, l'armure.

Les lignes de fin de ce *La Varende entre Nous* par Jean Mabire pour Jean de la Varende, je me permets de les reprendre en les copiant intégralement, mais cette fois pour Jean Mabire :

> *Avec quelle imperfection ai–je essayé de le faire comprendre ! Avec quelle maladresse et quelle ferveur.*

Une seule chose importe. Continuons à l'écouter, lui qui fut autant homme de parole que de l'écrit. Serrons-nous pour lui faire toute sa place à ce merveilleux conteur. Écoutons ce qu'il a toujours à nous dire et dont nous nous souviendrons. Entre nous.

Katherine Hentic



La Varende, gentilhomme des Lettres

par Jean Mabire

En cette Année-Guillaume, nous avons vu, depuis quelques mois, se dérouler des manifestations dont l'abondance et la qualité ont de quoi surprendre les « horsains » et les Normands eux-mêmes. Seulement, 1987 n'est pas uniquement le neuf centième anniversaire de la mort de Guillaume, c'est aussi le centenaire de la naissance de Jean de La Varende.

Cette rencontre capitale d'une double célébration nous a incité à unir deux hommes, le souverain de la plus grande Normandie, celle du continent et celle d'outre-mer, et le vicomte du pays d'Ouche qui occupe la première place dans notre univers littéraire normand, après Barbey d'Aurevilly et avant Michel de Saint-Pierre, pour nous en tenir à trois de ces gentilshommes de plume à qui revenait par-delà les siècles la tâche de défendre et d'illustrer ce que j'oserai nommer la pensée normande.

Nos écrivains peuvent bien utiliser la langue française revue et corrigée par notre compatriote Malherbe, ils n'en expriment pas moins un tempérament absolument original qui remonte sans nul doute à l'Islande des sagas pour s'épanouir dans le théâtre de Corneille. Ce tempérament reste dominé par ce « **pessimisme héroïque** » que savait si bien évoquer Fernand Lechanteur, quand il parlait d'un héros médiéval comme Godefroy de Harcourt ou d'un penseur socialiste comme Georges Sorel.

Un peuple n'existe que dans le souvenir de ceux qui l'ont tiré du néant. Hier, soldats du duc, moines ou bâtisseurs. Aujourd'hui, poètes, paysans ou marins. Tous manants, aurait dit La Varende. Parce que les manants ce sont ceux qui restent, ceux qui demeurent fidèles à leur terre, à leur foi, à leur peuple, à cette loi non écrite qui fait que depuis 911 nous sommes citoyens de ce pays et non d'un autre. Paraphrasant La Varende, j'oserai dire, ici, que nous sommes tous Les Manants du Duc. Nous avons, il est vrai, la chance rarissime en Europe que notre Duc, ce soit aussi un Roi.

La Varende, tel qu'en lui-même l'éternité le change, appartient désormais à une famille encore plus vaste que celle de ses parents, celle de ses lecteurs. Il est devenu, au cours de tant d'heures de fréquentation passionnée — car chez lui rien ne se fait sans passion — ce merveilleux conteur qui nous parle à voix basse, rien que pour nous. Il évoque les aventures et les personnages d'un monde que l'on aurait pu croire disparu et qu'il a recomposé avec une vie encore plus vivante, si je puis me permettre cette image, que la vie elle-même,

Ses romans, ses nouvelles, ses récits historiques, il en a naguère découvert la trame parmi les gens de sa famille, de sa caste ou de son terroir. Il les a alors restitués avec la splendeur d'un style éblouissant. Il a eu la chance de connaître de merveilleuses histoires — et les plus invraisemblables ne sont pas les moins vraies — et il a eu la noble reconnaissance de ne pas les garder pour lui, mais de les rendre admirablement transposées aux gens de sa race, devenant ainsi le plus grand écrivain normand de notre siècle, titre incontestable et incontesté.

Nez-de-cuir, Le Centaure de Dieu, Man d'Arc, L'Homme aux gants de toile, Pays d'Ouche, Heureux les terribles, Les Manants du roi… voici quelques titres qui introduisent une œuvre, dont le foisonnement et la richesse n'ont pas fini d'étonner. La Varende n'est pas seulement un écrivain, c'est aussi un maître, qui a ses disciples et ses fidèles. De toutes les associations du même genre, celle des Amis de La Varende, que préside monsieur Dominique Wapler est sans aucun doute celle qui unit à la fois le nombre — un record — et la ferveur. Comment ne pourrait-on pas être fidèle à celui dont l'honneur fut fidélité ?

Au sujet de La Varende, je ne voudrais retenir que deux choses. La première c'est que fils d'un Normand et d'une Bretonne, il choisit volontairement la nation paternelle et s'en vint restaurer — de ses mains — le château familial de Bonneville, au Chamblac.

Il est des Normands nés natifs qui oublient parfois leur terre natale. Il en est d'autres, Normands à demi ou même pas Normands du tout, qui choisissent ce pays non pour s'en servir, comme tel ou tel homme politique « parachuté » selon l'expression populaire, mais pour le servir. La Varende fut dans un certain sens un Normand de choix et son « mormannisme » n'en fut que plus exacerbé et plus exigeant.

Ma seconde remarque porte sur son enracinement en pays d'Ouche. **La Normandie est une, mais diverse.** Ce doit être là pour nous tous une vérité première et je dirai un

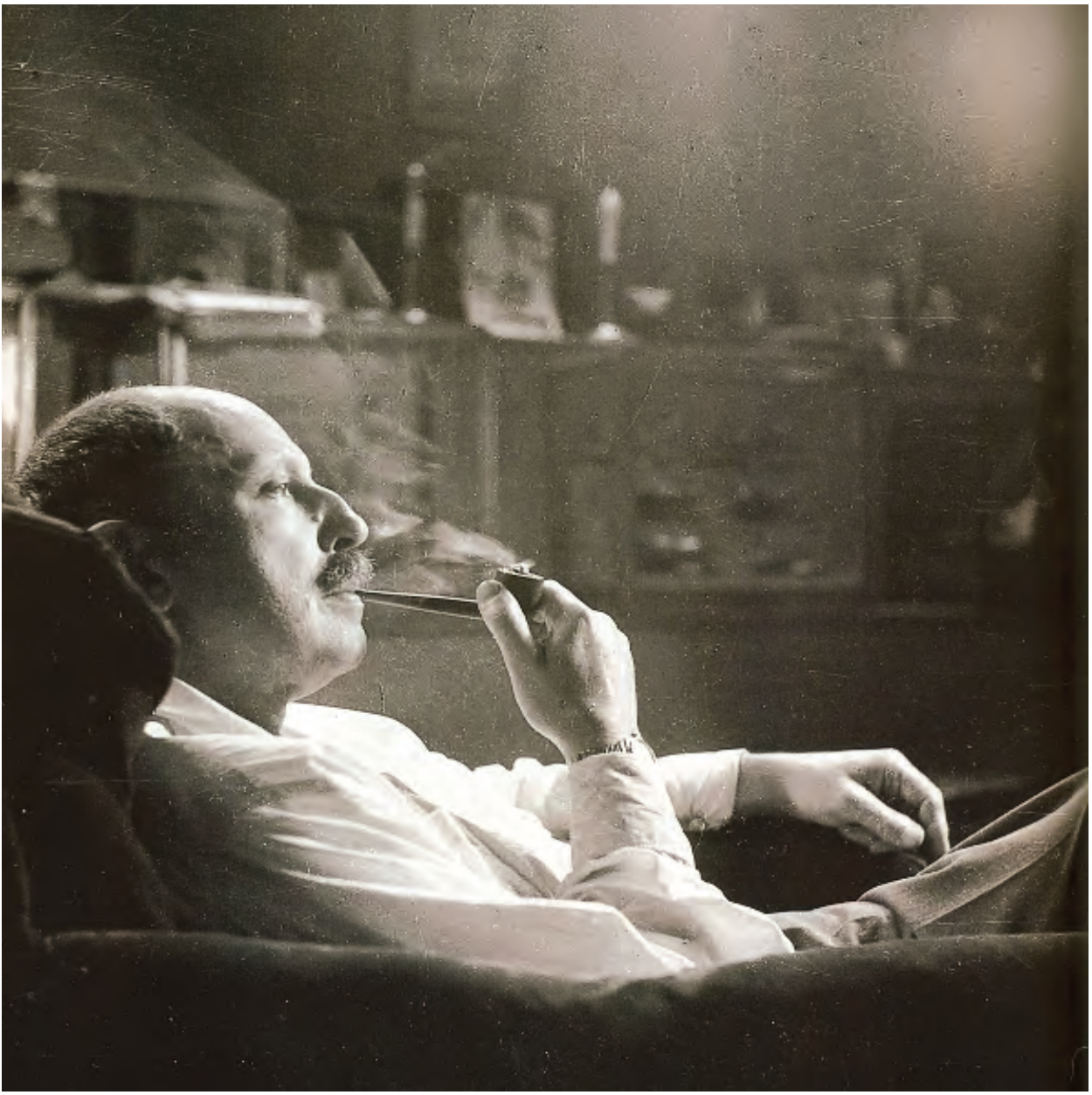
axiome intangible de notre ferveur normande. Il n'y a pas de terroir privilégié. Du Becquet de Senoville, je partage certes toute la fierté des Normands du Cotentin, je veux dire de la presqu'île d'au-delà les marais. La Normandie est plus vaste que chacun de nos terroirs, elle est même plus vaste que leur simple addition. Elle est une véritable multiplication de nos richesses et de nos originalités.

La Varende est non seulement un Normand du Pays d'Ouche, c'est un Normand du duché tout entier, c'est un loyal sujet du duc Guillaume. Ce n'est pas parce que notre Guillaume est mort voici neuf cents ans que nous nous trouvons déliés de notre devoir de fidélité envers lui et envers notre nation normande.

Plus qu'aucun autre romancier et plus qu'aucun autre historien, La Varende a su restituer le visage de notre duc-roi dans toute sa splendeur. À lire son magistral essai, biographie sentimentale enrichie d'une connaissance charnelle de notre terroir et de ses gens, on s'aperçoit que si le personnage de Guillaume est derrière nous, son message est parmi nous et son ambition devant nous. Nous ne referons pas la Normandie du haut Moyen Âge, mais nous conserverons dans la Normandie réunifiée de demain les vertus qui sont pour nous naturelles, même si elles apparaissent contradictoires chez d'autres : le patriotisme et la tolérance, le respect de la tradition et l'appel de l'aventure, le sens du sacré et le goût du réel. Guillaume nous montre que l'on peut être de langue romane et de foi chrétienne, sans renier pour autant ces fameux ancêtres vikings dont il descendait directement et qui restent pour chaque Normand les compagnons indispensables de ses rêves les plus hardis.

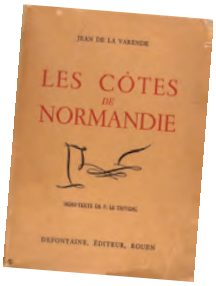
Tout cela, La Varende nous le fait comprendre dans la langue magnifique et tumultueuse qui est la sienne.

Jean Mabire
in *HARO-Sleipnir*
n° 25/26 – Printemps 1988



En relisant La Varende

par Didier Patte



L'œuvre de Jean de La Varende est foisonnante. On le lit toujours aujourd'hui et il n'a pas connu « l'enfer » des auteurs momentanément oubliés durant la ou les premières décennies suivant leur disparition. Mais si les jeunes générations lisent encore Jean de La Varende, elles approchent ce géant de la littérature normande par les romans les plus connus, quelquefois transposés au cinéma. Je ne les citerais pas : chacun les connaît (ou croit les connaître). À l'inverse, des ouvrages moins connus ou des articles du maître du Chamblac sont moins visités aujourd'hui. Peut-être parce qu'ils sont « datés ». Pourtant, ils révèlent bien des aspects de la personnalité de ce chouan de la littérature normande et, quelquefois, ils constituent de véritables reportages sur des lieux ou des époques que l'auteur a bien connus et qui ont bien changé aujourd'hui. En cela, ce sont de véritables documents d'histoire.

Parmi ces documents, la relecture d'un ouvrage de circonstance, paru chez Defontaine, à Rouen, en 1948, *Les Côtes de Normandie* est passionnante à plus d'un titre. D'abord l'auteur raconte ce qu'il voit car il va sur place. Mais quand il n'accède pas à l'une des parties du littoral (près de six cents kilomètres tout de même), alors il raconte de mémoire et le paysage et son passé et la vie particulière qui en faisait la distinction. C'était ce qu'il avait vu et ressenti… avant la guerre. Le débarquement du 6 juin 1944 et la bataille de Normandie ont, bien entendu, modifié, perturbé, souvent détruit certaines communes de la côte et ravagé l'arrière-pays. C'est ainsi que Jean de La Varende, dans un va-et-vient incessant, nous transporte entre un « avant », inoubliable pour lui, mal connu de nos jours, et un « après », qui comporte son lot de destructions, sans les bâtiments de la reconstruction à peine commencée en 1948.

Ce qui fait que le texte de La Varende se situe, à nos yeux, sur trois plans : l'avant-guerre, l'après-guerre avec ses destructions (mais avec les souvenirs de l'auteur) et la réalité d'aujourd'hui que l'auteur ne pouvait pas connaître.

Le tout assorti de commentaires qui, dans le contexte de la Libération, pouvaient paraître iconoclastes : dénonciation du caractère inutilement destructeur des bombardements anglo-américains, défense des autorités locales qui firent face en matière de défense passive et n'en furent pas moins sanctionnées parce qu'elles avaient été installées par le Gouvernement de Vichy. La Varende n'est pas neutre et certains de ses jugements sont sévères, voire incompréhensibles pour le lecteur d'aujourd'hui peu au fait de l'embrouillamini post-libératoire. Il n'en reste pas moins que le reportage – c'en est un – de La Varende est un témoignage extraordinaire d'un amoureux de la Côte normande, qu'il connaissait bien « avant », qu'il magnifie tout de même « après », tout en se référant au contexte historique du passé et aux événements de l'époque.

Les Côtes de Normandie sont un livre daté, c'est vrai, mais une description merveilleuse (l'auteur ne cache pas son émerveillement) de paysages marins, du Mont-Saint-Michel au Tréport, très différents les uns des autres, meurtris souvent par la guerre, mais toujours présents, car la nature reprend vite le dessus. Curieusement, dans mon esprit, je rapproche cet ouvrage de Jean de La Varende d'une carte routière *Michelin* de juin 1945 (N° 96) représentant la Normandie avec ses « **ponts détruits** », ses « **routes défoncées** », ses « **routes mauvaises** » et les « **itinéraires déviés** »… Il n'était pas facile de circuler en Normandie en ce temps-là et l'enquête-reportage de Jean de La Varende n'a pas dû être aisée à mener.

Didier PATTE

In *Culture Normande* n° 64 / janvier 2019

Boulevard maritime, Le Havre, entre 1890 et 1900
Bibliothèque du Congrès. Canada

Jean de la Varende, assassiné

par Didier Patte

« La pire des absurdités pour un Normand, c'est de déconnaître ses biens et ses intérêts »

Proverbe normand

La réunification de la Normandie étant devenue enfin réalité et le nouveau Conseil régional normand étant installé, il est avéré qu'une nouvelle fierté normande réapparaît dans la population, quelles que soient les opinions de chacun. De nouvelles ambitions se font jour et l'on espère un nouveau dynamisme de la région, trop longtemps endormie et divisée contre elle-même. Sentiment d'appartenance conforté, attractivité mieux ciblée, la Normandie reprend les clefs de son devenir. L'espoir renaît.

Encore faut-il que toutes les forces vives tirent dans le même sens et que tout le monde joue le jeu de la prise de conscience normande. Dans tous les domaines…

La Normandie a beaucoup d'atouts. Encore faut-il bien les connaître. Parmi ceux-ci, relevons l'importance du patrimoine, dans toutes ses facettes, architecturale, picturale, littéraire, scientifique, sans oublier les savoir-faire et un paysage préservé, divers, souvent plantureux, riche de sa flore et de sa faune, un terroir plein de ressources qui offre des productions de qualité, comme en témoigne le nombre des A.O.C. / A.O.P. – la Normandie est l'une des régions de France où il y en a le plus ! –. Bref, il y a plus malheureux que nous et ce qui est désolant, c'est que nous n'en tirons pas le profit que l'on devrait en attendre. À tel point qu'on a le sentiment que la Normandie décline. Cherchez l'erreur !

Avons-nous vraiment conscience de notre héritage ?

Retrouver la fierté est un combat de tous les instants et tout devrait tendre à s'approprier cet héritage prestigieux.

Un fait, anecdotique certes, a retenu notre attention ces jours-ci. À Bourg-Achard, bourgade dynamique du Roumois, le collège, vétuste et trop exigu, vient d'être remplacé par un établissement flambant neuf, érigé pratiquement à côté de l'ancienne bâtisse. Ce collège portait le nom de *Jean de La Varende*, écrivain normand qu'on ne présente plus. Il a été décidé d'abandonner ce nom et le collège s'appellera désormais « *Collège Simone Weil* ». Pourquoi ce changement de patronage ? Pourquoi le Conseil départemental de l'Eure, qui vient de réaliser cette reconstruction, pourquoi l'Éducation dite nationale, qui a dû avoir son mot à dire, pourquoi la municipalité de Bourg-Achard et tous ceux qui pouvaient intervenir dans cette affaire ont-ils décidé de dégrader l'écrivain normand et de promouvoir la respectable philosophe ?

Car, que l'on nous entende bien : nous n'avons rien contre Simone Weil, décédée en exil en Angleterre durant la dernière guerre et dont l'œuvre suscite toujours l'admiration des spécialistes. Nous dirons même plus : Simone Weil nous est chère par l'un de ses livres les plus importants, *L'enracinement*, ouvrage posthume édité par Albert Camus qui, en le publiant, concluait « **Il me paraît impossible pour l'Europe une renaissance qui ne tienne pas compte des exigences que Simone Weil a définies** ». Cette grande intellectuelle mérite pleinement que son nom soit donné à un établissement scolaire. Nous l'aurions d'ailleurs admis s'il avait été offert, par exemple, au lycée que le Roumois attend depuis des décennies… mais pourquoi Simone Weil doit-elle détrôner – à son insu évidemment – Jean de La Varende ?

Jean de La Varende est un écrivain normand, du département de l'Eure, précisément. Certainement l'auteur normand le plus lu du XXe siècle, dont le style, inimitable, fascine toujours. C'était plus qu'un écrivain régionaliste : il a incarné une certaine Normandie, la décrivant magnifiquement. À ce titre, il pouvait, il peut toujours « parler » aux élèves, car ce qu'il dépeint avec beaucoup de talent, c'est un environnement familier à ces jeunes Normands, pouvant ainsi s'imprégner de la nature normande dans laquelle ils vivent. Nous pensons d'ailleurs que les adolescents des collèges peuvent être plus sensibles à la musique lavarendienne qu'aux raisonnements subtils de Simone Weil, que l'on approche avec profit au niveau de la classe de philosophie…

Des jeunes en quête d'identité – base de la fierté normande en l'occurrence – trouveront plus de motifs d'identification chez La Varende que dans l'œuvre de Simone Weil qui suscite d'autres engouements, d'autres finalités, celles que l'on explore à un âge plus avancé. Au reste, il est vain d'opposer ces deux auteurs qui ont eu des ambitions différentes et ont œuvré dans des registres qui ne se comparent pas.

Ce que nous retenons dans cette affaire-là, c'est la mise au rancart d'un écrivain qui a illustré la Normandie et ce, à un moment où il faudrait que tout concourût à éveiller ou réveiller la fierté normande.

À moins que… À moins que – l'époque croulant de bêtise institutionnalisée – on ne se soit lancé dans une chasse aux sorcières envers un auteur politiquement incorrect… Certaines mauvaises langues laissent entendre que Jean de La Varende n'est pas très en cour en ce moment. Pensez donc, le maître du Chamblac était… monarchiste, exaltait les hobereaux et une société fleurant bon encore l'Ancien Régime. N'a-t-il pas écrit *Les manants du Roi* et autres ouvrages réactionnaires ou contre-révolutionnaires ?

Tout cela est vrai, et alors ? Au Mouvement Normand, nous avons une exigence : celle d'assumer TOUTE notre histoire, TOUT notre héritage, et nous parodierions volontiers Anna de Noailles qui versifiait :

« Villes de monarchie ou de quatre–vingt–treize
Couvent des Augustins, club des Vieux Cordeliers
Je ne choisis pas dans la splendeur française
Et je veux, mon pays, tout ce vous vouliez »

Sans doute, Charles-Théophile Feret, le poète quillebois, a-t-il composé des vers aussi inspirés pour sa chère Normandie…

Pour en revenir à notre affaire, sachez que l'ostracisme n'est pas nouveau dans la planète enseignante : le Mouvement Normand a protesté en son temps lorsque le Lycée des *Vikings*, au Havre, a été débaptisé et s'est appelé *Jules Verne* (auteur contre lequel nous n'avions aucune hostilité, bien entendu).

C'est une manie chez certains que de dénigrer un passé, un auteur, « **qui ne sont pas dans la ligne** ».

Souvenir personnel : en 2006, au cours d'une commission du C.E.S.R. de haute Normandie, consacrée aux Affaires culturelles, j'eus l'outrecuidance de demander ce que la demi-région ferait à l'occasion du quatrième centenaire de la naissance de Pierre Corneille… Une vice-présidente du Conseil régional, devenue depuis parlementaire, me rétorqua sèchement que Corneille était ringard et que son œuvre dévoilait une conception de la vie aujourd'hui contestable… La brave dame avait dû lire en son jeune temps le « Corneille » de Robert Brasillach, dans lequel cet auteur maudit avait exalté l'héroïsme cornélien, qui lui rappelait les conceptions héroïques exaltées par le fascisme mussolinien… Peut-on donner plus résolument dans l'anachronisme ?

Autre souvenir personnel (Certes, le moi est haïssable, mais l'expérience d'une vie militante peut servir…) : un jour, un parlementaire de l'Eure me demanda de suggérer un nom à donner à un lycée polyvalent en construction, à Pont-Audemer… Il voulait un nom, soit d'inventeur, soit d'artiste, soit de grand industriel, soit d'économiste, qui eut un rapport avec la région.

Après mûres réflexions, je lui ai proposé le nom de **Le Pesant de Boisguilbert**, neveu de Pierre Corneille, certainement l'un des premiers grands économistes français, Normand évidemment… Le député refusa : « **Ce personnage est un inconnu** », dit-il… Le lycée prit le nom de « *Risle-Seine* ». Deux ans plus tard, un Colloque international se tint en la Fac de Droit et Sciences Économiques de Rouen pour glorifier la mémoire et l'œuvre du « **plus grand économiste du XVIIe siècle : Le Pesant de Boisguilbert** »…

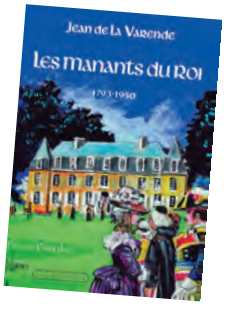
Tout cela, finalement est navrant. Ce sont des occasions perdues d'exalter la richesse de notre patrimoine/héritage et, ainsi, de mettre en avant les Normands et la Normandie. Sans aller jusqu'à dire, comme Jean de La Varende, « **Normands, premiers partout !** », un peu de fierté normande ne ferait pas de mal en ces temps où l'on cherche à redonner du tonus à une population locale que l'on a dépossédée de ses repères. Nous ferons donc une suggestion : à l'instar du Comité pour les Commémorations Nationales, il faudrait que la région créât un Comité pour les commémorations normandes qui, année après année, mettrait en avant les anniversaires de naissance ou de décès de personnages qui ont illustré la Normandie.

Au fait, 2016 n'est-elle pas l'année du centenaire de la naissance de Michel de Saint – Pierre ?

Zut ! Encore un auteur qui sent le fagot !

Didier Patte
Président du Mouvement Normand
Membre de l'Association Présence de La Varende
in *L'Unité Normande* n° 335, mars 2016

Les manants du Roi



Les Manants du Roi sont un recueil de nouvelles parues pour la première fois en 1938. C'est un chef-d'œuvre, peut être le chef-d'œuvre, du grand écrivain normand Jean de La Varende. Conte de chevalerie de notre temps, La Varende y décrit « **le trouble magnifique du loyalisme qu'on met à l'épreuve, cette épreuve qui hésite entre le loyalisme qu'on doit aux siens, qu'on doit à son bien, à sa maison, aux choses que l'on aime et celui d'un prestige plus fort qui est le loyalisme à l'état pur, le loyalisme royal** » selon ses propres mots. Le ton est donné, le sort en est jeté. Car il y a un côté drame antique dans ces luttes merveilleuses contre le destin tragique.

Ce maître de la nouvelle qu'est La Varende laisse ici un effet certain sur le lecteur. Dans un style inimitable il entraîne le lecteur dans une succession de récits prenants. Sa capacité à conter de façon si vivante la nostalgie et certains cas de conscience et déchirements, les souffrances attenantes est tout bonnement unique et incroyable. Un excellent livre, surtout pour des Normands, mais qui doit être lu que l'on soit normand ou non, royaliste ou non.

La préface est de Patrick Delon, personnage emblématique, à la suite de Maître Boscher, du souvenir de l'auteur. Il nous introduit dans ces histoires et dans l'Histoire qui va avec. Les illustrations sont de Daniel Lorday qui nous livre une remarquable transcription picturale de l'œuvre lavarendienne.

Emmanuel Mauger

De la direction des sociétés humaines

par Georges Feltin-Tracol

Le 26 janvier 1975, le GRECE organisait son colloque annuel dans le grand salon du Pré-Catelan au Bois de Boulogne à Paris sur le thème des élites. Y participaient Julien Freund, Piet Tommissen, Alain de Benoist, Pierre Bercot, Jacques Bompaire et Armin Mohler [1]. Le compte-rendu des actes, supplément au numéro de décembre 1975 – janvier 1976 d'*Éléments*, est aujourd'hui une rareté bibliographique. Il semblerait que maints bouquinistes la rechercheraient et son prix de vente serait élevé…

Les participants de ce colloque évoquaient le rôle de l'aristocratie dans l'histoire. Piet Tommissen analysait l'apport essentiel de **Vilfredo Pareto** sur le sujet. L'économiste franco-italien d'opinion libérale (il appartient à l'école néo-marginaliste de Lausanne sous la direction de Léon Walras) est aussi un fin sociologue, auteur d'une somme magistrale et monumentale, le Traité de sociologie générale [2], dans laquelle il développe sa thèse de la « **rotation des élites** ».

Élites nécessaires

En effet, toute société humaine possède une couche dirigeante. L'approche égalitaire et, parfois, anarchiste [3] relève de l'utopie, car, à un moment ou à un autre, quelqu'un ou un petit groupe se doit de prendre une décision. La mouvance libertaire n'échappe pas à cette loi d'airain. Par exemple, l'Espagnol Buenaventura Durruti (1896 – 1936) conduite une célèbre colonne de combattants anarchistes pendant la Guerre d'Espagne (1936-1939). Quelques années auparavant, l'Ukrainien communiste libertaire Nestor Makhno (1888 – 1934) commandait au cours de la guerre civile russe (1917-1921) la « *Makhnovchtchina* » ou « *Armée révolutionnaire insurrectionnelle ukrainienne* ».

Par leur tempérament, leurs inclinations personnelles, leurs habitudes, les hommes sont tour à tour et selon des circonstances précises, donneurs d'ordres, décisionnaires, receveurs d'ordres ou subordonnés. Il importe par conséquent d'éclairer à la lumière de ce premier tiers du XXIe siècle la signification de certains termes qui, avec l'usage, ont subi une connotation erronée.

Venant de l'ancien français, *eslit*, participe passé du verbe « élire », élite désigne un ensemble restreint de personnes disposant dans une société une place éminente due à certaines qualités valorisées socialement. Plus concrètement, l'élite (ou les élites) correspond(ent) au sommet d'une société et la représente(nt) aux yeux de tous. Les élites coordonnent les diverses pratiques sociales, préservent les valeurs dominantes et symbolisent une cohérence certaine. Il est intéressant de savoir aussi que dans le système militaire de milice de la Confédération helvétique, l'élite constitue le premier ban des citoyens armés, soit des appelés de 20 à 32 ans.

De nos jours, ce sont des « anti-élites », voire des « contre-élites » qui dominent les mondes politique, culturel, économique, scientifique et médiatique. Ces « élites inversées » qui se cooptent parfois ou qui se transmettent de génération en génération jouent à la césure sociologique. L'enfant du quidam n'a plus l'espoir succinct de les rejoindre malgré tous ses mérites. A contrario, un benêt y accède sans difficulté s'il se conforme au code implicite en vigueur [4].

Questions sémantiques cruciales

Dans un essai précurseur et prémonitoire, *La révolte des élites* [5], Christopher Lasch dénonce des élites investies de globalisme, sinon de cosmopolitisme, et les nomme « **Nouvelle Classe** ». Clin d'œil éventuel à la « **nouvelle classe dirigeante** » [6] de la nomenklatura titiste du dissident yougoslave **Milovan Đilas** (1911 – 1995) ? Divers théoriciens de la « Nouvelle Droite » française reprennent et adoptent à partir de la décennie 1990 cette expression. Bien plus tard, l'une des plumes de *Polémia*, l'un des sites principaux « néo-droitistes » en activité, Michel Geoffroy, mentionne dans plusieurs de ses ouvrages [7] de l'« **hyperclasse** ». Ce mot est bien meilleur que les termes d'« **oligarchies** », de « **système oligarchique** » et d'« **oligarque** ».

Dans l'histoire immédiate qui suit la fin de la Guerre froide, les oligarques sont des jeunes privilégiés du régime soviétique à bout de souffle, souvent membres des Komsomol (Jeunesses communistes), qui se lient aux pègres politico-criminelles, et s'emparent à l'occasion des privatisations tronquées et truquées des ressources naturelles, agricoles, énergétiques et industrielles de l'URSS, d'où de formidables fortunes montées très rapide-

ment. Ces « Oligarques » deviennent vite les vrais maîtres de la Russie post-soviétique sous la présidence théorique et alcoolisée d'un Boris Eltsine malade. Leur influence néfaste s'arrête quelque temps après l'accession au pouvoir de Vladimir Poutine. Issu du sérail sécuritaire réformateur-andropovien du KGB, il s'inspire pour l'occasion du précédent bélarussien. Élu en 1994 sur un programme anti-corruption implacable, le président **Alexandre Loukachenko** brise très tôt tous les apprentis-oligarques de Minsk et préserve son pays de leurs prévarications délétères. En revanche, l'Ukraine restera un État faible ravagé par les intérêts divergents de ses oligarques locaux et des pègres variées. En Occident, les oligarchies constituent bien souvent l'armature interne de l'« **État profond** ». Très présents dans les institutions de l'Union dite européenne, les lobbies en sont l'une des manifestations légales.

En histoire des institutions publiques, l'oligarchie est un système politique dans lequel le pouvoir ou le gouvernement appartient à un petit nombre de personnes ou à des familles. Cela peut coïncider avec l'élite intellectuelle ou une minorité possédante sur le plan économique. Toutefois, « oligarchie » porte une connotation négative qui signifie l'accaparement d'une autorité par une minorité agissante déterminée. L'oligarchie reste toutefois une donnée sociologique incontournable. Sans elle, la société n'existerait pas. Rappelons en outre qu'en économie, l'oligopole se définit comme l'existence d'un tout petit nombre de vendeurs en face d'une multitude d'acheteurs au sein d'un marché. Dans le monde du numérique et des télécommunications, les GAFAM (*Google – Amazon – Facebook – Apple – Microsoft*) anglo-saxons en forment un, et se voient dorénavant concurrencés par les BATX (*Baidu - Alibaba – Tencent - Xiaomi*) chinois.

Les facettes de l'oligarchie

Il paraît par conséquent contre-productif de fustiger les oligarchies consubstantielles à toute organisation sociale cohérente et solide. Cependant, ses matérialisations politico-historiques ne sont pas toujours satisfaisantes. L'oligarchie peut d'abord tendre vers la ploutocratie dont le paradigme actuel se trouve aux États-Unis d'Amérique, symbole du gouvernement de la richesse financière ainsi que du primat du fric au pouvoir. Depuis plus d'un demi-siècle, les campagnes électorales présidentielles et législatives ne cessent de croître en frais de publicité médiatique et en salaires des conseillers en propagande publicitaire. Dans *La Mafia des démocraties* [8], Maurice Bardèche remarque que les régimes occidentaux, sous couvert de « **systèmes démocratiques heureux** », conçoivent de pesantes structures bureaucratiques et ploutocratiques. Combien de dirigeants occidentaux n'ont-ils pas travaillé chez *Goldman Sachs* ou chez *HSBC* (Hong Kong & Shanghai Banking Corporation) dont le lointain prédécesseur contribua aux funestes guerres de l'Opium de 1839 à 1856 contre la Chine ?

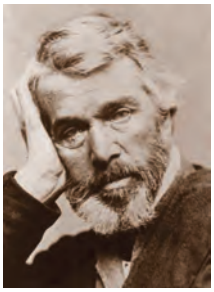
L'oligarchie tend ensuite vers l'aristocratie. Il s'agit du gouvernement où la souveraineté appartient à une classe sociale, privilégiée ou héréditaire. Dans la Grèce antique, les *genoï* concernent à la fois les grands propriétaires terriens, par ailleurs cavaliers émérites, et une noblesse de naissance. Sous la République romaine, les gentes forment le *patriciat*, soit les familles les plus anciennes et les plus riches de Rome. À l'ère impériale, de nombreux plébéiens parviennent grâce à leur mérite à se mêler aux patriciens endettés ou en

Notes

1 Actes du 10e colloque, Des élites pour quoi faire ?, Bilans – 2, GRECE, 1976. Seule est absente l'intervention d'Armin Mohler.
2 Vilfredo Pareto, Traité de sociologie générale (1916), préface de Raymond Aron, Librairie Droz, 1968.
3 Anarchisme est un mauvais terme puisqu'il signifie « aucun commandement ». Il serait plus juste de parler d'« acratie », c'est-à-dire « absence de pouvoir, de direction politique ».
4 On tendrait ainsi vers une forme d'« idiocratie ».
5 Christopher Lasch, *La Révolte des élites et la trahison de la démocratie* (1995), avant-propos de Jean-Claude Michéa, Climats, coll. « Sisyphe », 1996.
6 Titre de son essai paru chez Plon en 1957.
7 De Michel Geoffroy, on lira sur ce sujet La super-classe mondiale contre les peuples, Via Romana, 2018 et La nouvelle guerre des monde. La 4e guerre mondiale a commencé, Via Romana, 2020.
8 Maurice Bardèche, *La Mafia des démocraties*, Kontre Kulture, 2023.
9 Alain Texier, *Qu'est-ce que la noblesse ? Histoire et droit,* Tallandier, coll. « Approches », 1988.
10 Thomas Carlyle, *Les Héros et le Culte des Héros* (1841), Maisonneuve & Larose, coll. « Les trésors retrouvés de *la Revue des deux mondes* », 1998.
11 René Gillouin, *Aristarchie. Ou recherche d'un gouvernement*, Éditions du cheval ailé, 1946, p. 234.
12 Idem, pp. 237 – 238.
13 On ne doit pas confondre cette triade avec la triade politique de Carl Schmitt exposée dans *État, mouvement, peuple. L'organisation triadique de l'unité politique* (1933), Kimé, coll. « Philosophie politique », 1997.
14 D'eu-topos ou « bon pays » selon l'heureuse trouvaille sémantique de Daniel Cologne.

déclin dont ils achètent les terres et épousent les filles. Concentrée au Sénat impérial, il se crée une *nobilitas*.

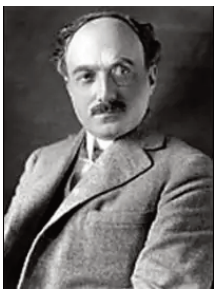
Au Moyen Âge occidental européen s'épanouit une noblesse liée à la deuxième faction (les *bellatores*). Dans *Qu'est-ce que la noblesse ?* (9), Alain Texier présente trois catégories nobiliaires. La première noblesse est militaire. La deuxième repose sur le terrain, le territoire et la faculté du seigneur à nourrir les siens. La troisième est juridique. Cette noblesse de robe se montre jalouse de deux premières. Dans les faits, ces trois s'emmêlent.



À la fin du XVIIIe siècle, avec le surgissement des foules apparaissent en même temps l'aristocratisme et l'homme providentiel. L'aristocratisme est une conception politique élitiste qui réserve le gouvernement aux meilleurs par l'intelligence, la volonté combattante, le rang social ou la fortune. L'Écossais **Thomas Carlyle** (1795-1881) exalte volontiers la figure du héros (10). Carlyle ne cache pas regretter la grandeur passée. Mais avant le surhomme de Nietzsche, il prévient de la venue de l'homme fort, élément déterminant d'une caste supérieure qui saura rétablir un nouvel ordre médiéval chevaleresque contre le désordre permanent bourgeois moderne. Thomas Carlyle prône donc un ordre nouveau fondé sur des principes anciens rénovés. Il les annonce d'ailleurs prêts pour l'Allemagne et l'islam… Or l'homme providentiel devient une denrée rare qui ne risque plus de perturber par sa seule présence des structures sociales désormais fort chaotiques. L'homme providentiel appartient au registre du romantisme politique d'autant que les masses industrialisées (et post-modernistes) se méfient d'instinct du caractère providentiel de leur supposé sauveur.

Aristocratie populaire ou aristarchie ?

Dans les années 1970, le GRECE fait la promotion de l'« **aristocratie populaire** ». Par-delà ce sympathique oxymore, l'expression témoigne de la volonté d'extraire du peuple une élite consciente capable de mettre ensuite en forme ce même peuple dans le cadre d'une rotation permanente des élites. Toutefois, le *kratos* n'a pas bonne presse dans l'enseignement platonicienne qui préfère l'archie.



Homme politique d'opinion conservatrice de confession protestante, **René Gillouin** (1881-1971) soutient en 1940 l'État français et donne son avis au maréchal Pétain jusqu'en 1942. Dans le même temps, se souvenant des dragonnades louviciennes à la révocation de l'édit de Nantes en 1685 frappant ses aïeux, il condamne le *Statut des Juifs*. Il s'exile dès 1943 en Suisse et y reste jusqu'en 1948. Il y rencontre l'économiste ordo-libéral allemand Wilhelm Röpke et le philosophe écologiste français Jacques Ellul.

En 1946, il proclame la nécessité d'une « **aristocratie capacitaire** » compatible aux enjeux de la France moderne qu'il baptise « **du nom d'aristarchie, qui met précisément l'accent sur la qualité intellectuelle et morale des individus, pour le distinguer de l'aristocratie, qui a pris dans l'usage la signification de gouvernement d'une classe biologique et sociale** (11) ». Cette élite politique assisterait un « c**hef, que la masse a sécrété et projeté en quelque sorte à sa pointe, ne demeure pas longtemps, s'il a l'étoffe d'un véritable chef, une simple tête de colonne. Déjà conscient de ses dons de meneur, il sent bientôt s'éveiller en lui la vocation du guide. Constitué à l'état d'organe indépendant et autonome, s'étant élevé par sa méditation solitaire du particulier au général, du subjectif à l'objectif, du passionnel au rationnel, il se libère de la masse sans s'en détacher pour autant, et, opérant vis-à-vis d'elle une conversion qui l'amène à lui faire face et éventuellement à lui faire front, il entreprend, par prestige ou par intimidation, par persuasion ou par contrainte, de la modeler sur la conception qu'il s'est faite de l'ordre public et de l'intérêt commun** (12) ».

L'*ordre aristarchique* met ainsi en concordance le peuple, l'élite et le chef suprême. C'est autour de cette triade politique que s'élabore selon René Gillouin l'action politique (13). Cette approche singulière efface la lamentable séparation entre le peuple et ses gouvernants tout en préservant le cadre hiérarchique. Il va de soi qu'à l'heure du « **tout à l'égo** » sur *TikTok* et *Instagram*, l'aristarchie ne peut se manifester que dans une belle eutopie (14), à savoir l'Europe impériale des peuples autochtones d'après-demain.

GF-T

« Et au milieu coule une rivière… »

par Erik Le Marcheur

Ce pourrait être une définition de la Normandie. Très insuffisante, certes, mais juste et nécessaire tant elle fait référence à un élément majeur, constitutif, central, de son histoire comme de sa géographie : la Seine.

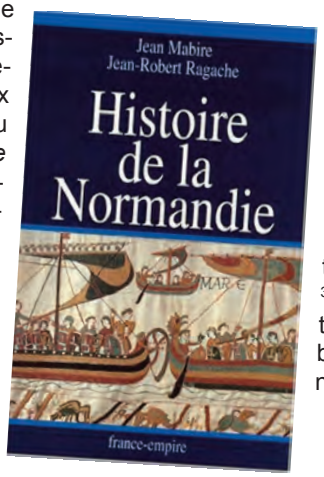
C'est sur ses berges, et plus précisément dans l'un de ses méandres, au cœur du parc naturel régional qui porte son nom, que nous nous sommes retrouvés, le 8 octobre dernier, pour cette 17e journée « **dans les pas et les pages de Jean Mabire** ».

Initialement, c'est ailleurs qu'elle devait se dérouler mais, après le décès de Didier Patte au mois de février, il est rapidement apparu que 2023 serait une année d'hommage et de commémoration à la mémoire de ce grand militant normand. Quelques-uns d'entre nous étaient présents à ses obsèques afin qu'il parte comme il avait vécu : sous les couleurs normandes ; plusieurs événements lui avaient déjà été dédiés ; il nous a donc semblé logique et juste d'associer la figure de Didier Patte à cette journée d'hommage annuelle à son ami et camarade de combat culturel, Jean Mabire.

Il fut donc décidé que ce rassemblement débuterait dans son fief de La Mailleraye, devant sa sépulture. Une sépulture provisoire, remplacée prochainement par un monument en granit de Norvège orné de runes qui deviendra probablement un lieu de pèlerinage comme la tombe de Maît'Jean à Éculeville…

Son épouse Michèle, qui partagea sa vie et ses combats pendant des décennies, ayant accepté de venir nous dire quelques mots, simples et émouvants, suivis d'une minute de silence, nous avons appris avec plaisir qu'une *Fondation Didier Patte* devait voir le jour, permettant ainsi de préserver le fonds documentaire et les écrits de l'ancien président du Mouvement normand.

On dit souvent qu'une bonne photo vaut mieux qu'un long discours. Sans la résumer totalement, on peut dire que deux images familières (l'esnèque du MN et la couverture de *l'Histoire de la Normandie*) illustrent parfaitement la collaboration fructueuse entre nos deux grands anciens. C'est en effet Jean Mabire qui dessina ce qui allait devenir l'emblème du Mouvement normand dirigé par Didier Patte [1] ; et c'est Didier Patte [2] qui apporta son aide précieuse à Maît'Jean et Jean-Robert Ragache dans la préparation de leur livre de référence.



Quel meilleur endroit pour honorer la mémoire de deux grandes figures du régionalisme normand que les bords de Seine, point de départ de l'aventure qui allait transformer la Neustrie en Normandie, puissance-phare du Moyen-Âge ? Mais la Seine, aussi, qui allait être quarante ans durant, cette frontière inutile, imbécile, entre deux régions artificielles façonnées par des technocrates sans âme ni patrie. Didier Patte aura été, pendant des décennies, à la pointe du combat contre cette erreur, cette faute historique, avant de la voir enfin réparée. Heureux, le militant qui voit l'aboutissement de son combat d'une vie !

Avant de se mettre en mouvement, les marcheurs ont tenu à saluer également la mémoire de celui qui fut, tout comme Jean Mabire, président d'honneur de l'association Terre et Peuple : Jean Haudry, grand spécialiste de nos ancêtres indo-européens, décédé à la fin du mois de mai.

Empruntant l'un des plus beaux itinéraires pédestres du secteur, celui de la Sente aux Moines [3] qui serpente dans la forêt de Brotonne, nous avons pu, grâce au bac, franchir le fleuve puis cheminer jusqu'à l'abbaye de Jumièges

Notes

1 Comme le rappelait Katherine Hentic dans le n° 49 de notre revue.
2 Ainsi que Georges Bernage.
3 Le chemin existe depuis le XIIIe siècle ; il fut tracé pour permettre aux moines de l'abbaye de Jumièges de se rendre à la chapelle du manoir du Torp.

sous un soleil radieux inespéré à cette période.

Surnommée « **la plus belle ruine de France** » par Victor Hugo, voici ce que dit pour sa part Maît'Jean de l'abbaye dans *l'Histoire de la Normandie* : « **Le plus ancien et le plus beau monument normand de l'époque romane reste sans doute Notre-Dame de Jumièges, qui date du Xe siècle et dont il reste des ruines imposantes. Le cadre de verdure rend plus impressionnante encore la majesté des deux hautes tours ; elles ont perdu leur couronnement et atteignent pourtant plus de cinquante mètres ! Malgré les pans de murs abattus, il reste assez de vestiges pour imaginer ce monument au temps de sa gloire. Au-dessus du carré du transept, s'élève, détruite au trois-quarts, la plus ancienne tour-lanterne de toute la Normandie.** »

De retour sur l'autre rive et après la cérémonie, c'est autour du « Chêne-cuve » et son quintuple tronc, l'un des arbres remarquables de la forêt de Brotonne, que les marcheurs furent récompensés de leurs efforts par le traditionnel goûter normand.

Erik Le Marcheur
Texte et photos

Table d'orientation en forêt de Brotonne.
Un magnifique balcon sur la Seine et, sur l'autre rive, encore noyée dans les brumes du matin, l'abbaye de Jumièges.

Quatre ouvrages de Jean Mabire disponibles!

Les Amis de la Culture Européenne rééditent quatre ouvrages de Jean Mabire, dans une Collection « Jean Mabire » qui en appelle d'autres à venir. Vous pouvez les commander par voie postale auprès de l'AAJM (AAJM. 1, rue de l'Église Baulne-en-Brie F-02 330 Vallée-en-Champagne) pour un réglement par chèque à l'ordre de l'ACE, ou directement en ligne pour un paiement sécurisé, sur le site www.editions-ace.com (ou en scannant le QR-Code ci-contre).

Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
1, rue de l'Église, Bauine-en-Brie
F 02330 Vallée-en-Champagne

contact@jean-mabire.com
https://www.jean-mabire.com

Conception : Les Éditions d'Héligoland ™ 2023
www.editions-heligoland.fr
BP25 -27800 Brionne (Normandie)

n° 67 Nouvelle Série Solstice d'hiver 2023